

Bulletin
de l'Association pour l'étude de l'œuvre
d'Henri de Man

N° 18 - Novembre 1991

ASSOCIATION POUR L'ÉTUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

pla. Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques,
Place de l'Université 3, 1211 GENÈVE 4 (Suisse)

Bulletin
de l'Association pour l'étude de l'œuvre
d'Henri de Man

N° 18 - Novembre 1991

ASSOCIATION POUR L'ÉTUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN

p.a. Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques,
Place de l'Université 3, 1211 GENÈVE 4 (Suisse)

SOMMAIRE

Michel BRELAZ	<u>Table des matières</u>	1
Rédaction	<u>Nouvelles de l'Association</u>	<u>A/1</u>
	<u>Nieuws van de Vereniging</u>	A/3
Piet DE BUYSER	In memoriam Leo Magits	1
x	The song of the pacifist	7
Chris SENTE	Henri de Man et la crise de la pensée socialiste européenne	9
Chris SENTE	Masses et intellectuels dans les concep- tions théoriques de de Man, du début du siècle à la crise des années 20	21
Michel BRELAZ	Christophe Sente	25
Georges Goriely	Henri de Man 1885-1950	27
Johnny ANTHOONS	Chronique	

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
Copyright 1990

ASSOCIATION POUR L'ETUDE DE L'OEUVRE D'HENRI DE MAN
P.a. Département d'histoire du droit et des doctrines politiques
Place de l'Université 3 CH 1211 Genève/Suisse

Michel Brélaz

TABLE DES MATIERES

Dès la fondation de notre Association en 1973, le comité décida de créer un lien entre ses membres sous la forme d'un bulletin dont le premier numéro - qui ne comptait guère plus d'une douzaine de pages - porte la date de juillet 1974. A raison d'une périodicité annuelle (en moyenne), nous voici parvenus au dix-huitième cahier orange d'une collection qui commence à former une pile respectable, au moins quant au nombre de pages : plus de mille, 1007 exactement, sans compter le présent fascicule.

Aussi avons-nous jugé utile de rassembler ci-après les sommaires des dix-sept numéros publiés jusqu'en 1990 en une table des matières chronologique où l'on trouvera en outre des indications succinctes sur la nature des diverses contributions. Un index des auteurs clôt le tout.

Tous les bulletins, à l'exception des trois premiers, sont encore disponibles au secrétariat de l'Association.

*

* * *

Nº 1 - Juillet 1974 13 pages

1. RENS Jef	Message du président	1 - 3
2. X	Nos buts	3 - 4
3. X	Quarante-huit ans après	5
4. RENS Ivo BRELAZ Michel	Mise au point	6 - 7
5. X	Nouvelles de l'Association	8 - 10
6. X	Publications	10 - 11
7. X	Divers	12 - 13

1.- Raisons de créer l'Association pour l'étude de l'oeuvre d'Henri de Man. 3-4.- A propos de la réédition d'Au delà du marxisme aux éditions du Seuil (1974).

	<u>N° 2 - Décembre 1974</u>	16 pages
8. BRELAZ Michel	Mode "rétro"	1 - 2
9. LEFRANC Georges	Une heure avec Henri de Man	3 - 12
10. X	Oeuvres d'Henri de Man : nouvelle édition	13 - 14
11. X	Nouvelles de l'Association	15 - 16

8.- Création de l'Association : reconnaître le passé ou "renaissance du fascisme" ? 9.- Entrevue d'une délégation ouvrière française avec de Man lors de la Semaine d'études organisée à l'Ecole ouvrière supérieure d'Uccle-Bruxelles par l'Institut supérieur ouvrier de Paris le 12 juillet 1934, précédée d'un commentaire de l'auteur et suivie du texte d'une affiche du Conseil général du Parti Ouvrier Belge "La décomposition du fascisme". 10.- Compte rendu de la réception offerte à la Maison Osterrieth d'Anvers le 15 octobre 1974 à l'occasion de la publication par les éditions Standaard des deux premiers tomes de la série **Hendrik de Man - Persoon en Ideeën**.

	<u>N° 3 - Juin 1975</u>	21 pages
12. GRAWITZ Madeleine	Un classique de l'humanisme socialiste	1 - 3
13. BRELAZ Michel	D'Henri de Man à Maximilien Rubel	4 - 5
14. LECOCQ Yves	Quelques souvenirs sur Henri de Man	6 - 11
15. X	Archives Henri de Man	12 - 14
16. M.B.	Echos	14 - 18
17. X	Nouvelles de l'Association	18 - 21

12.- Compte rendu d'**Au delà du marxisme** paru dans **Le Monde** du 24.1.1975 et "lettre de lecteur" signée René Lourau, parue dans le même journal le 7.2.1975. 13.- A propos de la sempiternelle querelle entre "héritiers" du marxisme et de quelques points communs entre l'exégèse de M. Rubel et la critique de de Man. 14.- Y. Lecocq était le gendre d'Henri de Man. 16.- Mort d'Isabelle Blume; article sur Yvonne de Man paru dans **Le Soir** du 7.3.1975; H. de Man vu par Daniel Gillès, auteur du roman **Le Festival de Salzbourg**.

	<u>N° 4 - Juin 1976</u>	22 pages
18. BRATU Artur E.	Hendrik de Man und die deutsche Sozialdemokratie	1 - 5
19. BRELAZ Michel	A propos de "Zur Psychologie des Sozialismus"	5 - 7
20. X	Anvers - 22 novembre 1975	7 - 9
21. BRELAZ Michel	Un article "rosse" d'Henri de Man	10 - 15
22. DE MAN Henri	Le citoyen Vertongen	16 - 21
23. X	Echos et nouvelles	21 - 22

18.- Extrait de la préface de l'auteur pour la réédition de **Zur Psychologie des Sozialismus** chez Hohwacht à Bonn-Bad Godesberg (1976). 19.- Renouveau d'intérêt pour de Man en Allemagne. 20.- Compte rendu de l'assemblée générale de l'Association. 21.- Sur la réédition des

études d'Henri de Man et Louis de Brouckère **Le Mouvement ouvrier en Belgique**, Bruxelles, 1965, publiées en 1911 par **Die Neue Zeit**, la genèse de l'étude d'Henri de Man, la création en 1911 du périodique **La Lutte de(s) classe(s)** et l'article de de Man (signé "Rosse") "Le citoyen Vertongen" paru dans ce journal. 22.- Le rapprochement du P.O.B. et des libéraux à travers le cas du citoyen Vertongen, libéral anticlérical et néophyte du collectivisme.

Nº 5 - Décembre 1976 26 pages

24. TOMMISSEN Piet	A propos d'une biographie d'Henri de Man	2 - 14
25. X	Communication	15
26. DE MAN Henri	Sozialismus und Gewalt	16 - 24
27. M.B.	Résumé en français	24 - 25
28. X	Echos et nouvelles	26

24.- Analyse critique de l'ouvrage de M. Van Haegendoren, **Hendrik de Man. Een biografie** (1972), adaptée de l'article "Hendrik de Man redivivus" paru dans **Kultuurleven**, mai 1973.

26.- Etude publiée en 1928 dans **Gewalt und Gewaltlosigkeit. Handbuch des aktiven Pazifismus**, Zurich/Leipzig, ainsi que dans **Neue Wege** (Zurich) et **Barchem Bladen** (Scheveningen). 27.- Résumé en français du Nº 26.

Nº 6 - Juin 1977 29 pages

29. DE SCHEPPER Hugo	De papieren Hendrik de Man en hun verspreiding	2 - 13
30. M.B.	La première session de l'Ecole ouvrière supérieure, 1921-1922	14 - 18
31. ROLAND Jules	Quelques souvenirs sur Henri de Man	18 - 25
32. BRELAZ Michel	Yves Lecocq	26 - 28
33. X	Echos / nouvelles	29

29.- Présentation des fonds d'archives d'Henri de Man par l'auteur de l'inventaire du fonds aux Archives Générales du Royaume, **Inventaris van de verzameling Hendrik de Man**, Bruxelles, 1977. 30.- L'Ecole ouvrière supérieure au moment de sa création sous la direction d'Henri de Man. 31.- Ancien ouvrier métallurgiste devenu auxiliaire social, secrétaire d'éducation ouvrière et syndical, échevin municipal de La Louvière et sénateur, Jules Roland fut élève de la première session française de l'E.O.S. 32.- Hommage à Yves Lecocq, membre fondateur de l'Association, décédé le 29.11.1976 (cf. Nº 14).

Nº 7 - Février 1978 35 pages

34. DODGE Peter	The Contemporary Significance of Hendrik de Man	3 - 20
35. TOMMISSEN Piet	A propos d'une biographie d'Henri de Man (II)	21 - 33
36. X	Communications et nouvelles	34 - 35

34.- Article tiré d'une conférence faite au "Seminarie voor Nieuwste Geschiedenis" à l'Uni-

versité de Gand en 1974 et publié initialement sous le titre "Ideological Preconceptions and Sociology : Reflections on the Contemporary Significance of Hendrik de Man", **Sociologia Internationalis**, N° 1/2, 1974. 35.- Etude complétant le N° 24 (on tiendra compte des errata publiés dans le Bulletin N° 8 de décembre 1978, p. 52).

N° 8 - Décembre 1978 52 pages

37. VAN PESKI A.M.	Message du Président	2 - 3
38. X	Henri de Man et les Manuscrits de 1844 de Marx	4
39. RENS Jef	Introduction	5 - 14
40. DE MAN Henri	The Newly Discovered Marx (1932)	15 - 42
41. VAN PESKI A.M.	Perspectives des études demaniennes aux Pays-Bas	43 - 47
42. X	Bulletin du secrétariat	48 - 52

37.- Raison d'être de l'Association, par son deuxième président. 38-39.- Introduction à la réédition de l'étude d'Henri de Man **Der neu entdeckte Marx / Marx redécouvert** (1932), avec traduction en français inédite de M. Brélaz. 40.- Version anglaise inédite de ladite étude établie par P. Dodge et Jan H. de Man. 41.- Exposé présenté à l'assemblée générale de l'Association le 25 février 1978 à Amersfoort.

N° 9 - Décembre 1979 40 pages

43. X	Etudes demaniennes	2 - 4
44. VAN PESKI A.M.	Sozialethische Urteilsfindung an einem geschichtsträchtigen Scheidewege	5 - 17
45. DE MAN Henri	Karl Kautsky	18 - 25
46. BRELAZ Michel	Karl Kautsky et Henri de Man (I)	26 - 33
47. M.B.	Une anthologie d'Henri de Man	34 - 37
48. X	Bulletin du secrétariat	38 - 40

43.- Appel à une information réciproque sur les études demaniennes. 44.- Rétrospective un demi-siècle après la Conférence de Heppenheim (1928) présentée lors de la réunion annuelle de la "Societas Ethica" à Liebfrauenberg près de Strasbourg en 1979. 45.- Article écrit à l'occasion du 75e anniversaire de Karl Kautsky en 1929, paru dans la **Vossische Zeitung** (Berlin) du 16.10. 1929, avec traduction inédite en français de M. Brélaz. 46.- Première partie d'une étude sur les relations entre Kautsky et de Man. 47.- Compte rendu de l'anthologie de P. Dodge, **A Documentary Study of Hendrik de Man, Socialist Critic of Marxism**, Princeton/Guildford, 1979.

N° 10 - Juin 1981 42 pages

49. LECOCQ-DE MAN L.	Un événement	2
50. X	Sommaire	3
51. BRUGMANS Hendrik	Une voix des Pays-Bas	4 - 5
52. MAGITS Leo	L'influence de Henri de Man aux Pays-Bas	6 - 12

53. DE MAN Henri	Le socialisme espagnol (1931)	13 - 23
54. BRELAZ Michel	Karl Kautsky et Henri de Man (II)	24 - 31
55. BRELAZ Michel	Thèses	32 - 38
56. X	Nouvelles de l'Association	39 - 42

49.- A propos de la soutenance de thèse de M. Brélaz sur Henri de Man à l'Université de Genève. 51-52.- A propos de la publication de *Het eerste Jaarboek voor het democratisch socialisme*, Amsterdam, 1979, et de la contribution de Gerard M. Nederhorst sur le Plan du travail hollandais. 53.- Article sur l'unité du socialisme, paru initialement dans *L'Avenir Social* (Bruxelles), août- septembre 1931 et comme préface de l'édition espagnole du *Socialisme constructif* d'Henri de Man. 54.- Suite et fin de l'article sur les relations entre Kautsky et de Man (cf. N° 46). 55.- Exposé introductif de la thèse de l'auteur consacrée à Henri de Man, fait à Genève le 22 mai 1981.

<u>N° 11 - Décembre 1982</u>		58 pages
57. X	Sommaire	1 - 2
58. DE ROP Janine	Hommage aan een grote Dame	3 - 7
59. DE MAN Yvonne	Hendrik de Man - Een karakterstudie	8 - 33
60. RENS Jef	Maurits Naessens - mijn beste vriend	34 - 39
61. DE MAN Henri	Hermann Müllers Pariser Sendung. Die letzte Aktion im August 1914.	40 - 55
	La mission de Hermann Müller à Paris. La dernière action en août 1914	
62. X	Nouvelles de l'Association	56 - 58

58.- Hommage à Yvonne de Man, auteur de *Een vrouw met name Suzanna*, membre fondateur de l'Association, disparue le 10.9.1981, avec résumés allemand/français/anglais. 59.- Etude parue initialement dans *De Maand* (Leuven/Hilversum), N° VIII, 1965, avec résumés allemand/français/anglais. 60.- Hommage à M. Naessens, membre fondateur, disparu le 5.9.1982, avec résumé en français, paru initialement dans *De Morgen*, 16.10.1982. 61.- Article sur la célèbre dernière action des sociaux-démocrates allemands pour empêcher la guerre, paru initialement dans la *Vossische Zeitung* (Berlin) le 22.3.1931, avec traduction en français inédite de M. Brélaz.

<u>N° 12 - Décembre 1984</u>		69 pages
LE PLAN DU TRAVAIL		
63. X	Sommaire	1 - 2
64. VERBRUGGEN F.	Terug naar het Plan van den Arbeid	3 - 29
65. BRUGMANS Hendrik	Le Plan de Man et les Pays-Bas	30 - 36
66. LEFRANC Georges	Henri de Man et le planisme en France : une série de déceptions	37 - 44
67. BRELAZ Michel	Le Plan du travail suisse	45 - 66
68. X	Nouvelles de l'Association	67 - 69

64.- L'actualité du Plan du travail, étude parue initialement dans *Socialistische Standpunten*

(Bruxelles), N° 3, 1982, avec résumé en français. 65.- L'influence d'Henri de Man sur le planisme néerlandais. 66.- L'influence d'Henri de Man sur le planisme français. 67.- L'influence d'Henri de Man sur le planisme suisse; genèse et analyse du plan suisse.

N° 13 - Novembre 1985

218 pages

HENRI DE MAN - 1885-1985

Numéro spécial publié à l'occasion du
centenaire de la naissance d'Henri de Man

69. X	Henri de Man - 1885-1985	5 - 7
	1. Les premières années	
70. DE MAN Henri	De Partijdag der duitsche sociaal- demokratie te Jena	11 - 16
71. DE MAN Henri	Die belgische Junge Garde	17 - 22
72. DE MAN Henri	Die Union von Süd-Afrika	23 - 26
	2. La première guerre mondiale	
73. DE BROUCKERE L.	Lettre à Henri de Man	29 - 30
74. DE MAN Henri	Lettre à Louis de Brouckère	31 - 35
75. DE BROUCKERE L.	Lettre à Henri de Man	37 - 40
	3. Reconstruction	
76. DE MAN Henri	How Belgian Workers educate themselves	43 - 49
77. BRELAZ Michel	L'Allemagne paiera	51 - 88
	4. Au delà du marxisme	
78. DE MAN Henri	Le déclin du marxisme	63 - 66
79. BORCHERS Detlef	Auf dem Wege zur Überwindung des Marxismus.	67 - 80
80. OSCHMANN Kersten	"Hinein in den Mittelstand !" Hendrik de Man über einen politisch- strategischen Aspekt der Sozialdemokratie in der Weimarer Republik	81 - 88
81. VAN PESKI A.M.	Een Relaas met een vreemde conclusie	89 - 95
	5. Travail, jeu et catharsis	
82. DE MAN Henri	Mensch und Maschine	99 - 106
83. BRELAZ Michel	Nous	107 - 120
	6. Planisme	
84. DODGE Peter	De Man's planisme of the thirties : Guidelines for socialist practice within capitalistic society	123 - 134
85. TINBERGEN Jan	Proposition d'action mondiale concertée en faveur de l'emploi	135 - 144
86. TINBERGEN Jan	Hendrik de Man : oorspronkelijk denker	145
87. DE MAN Henri	La question des sports	147 - 150

88. DE MAN Henri	Van Zeeland's achievements and failures	151 - 152
89. COLE G.D.H.	The lesson for democracy	153 - 157
7. La zone des catastrophes		
90. DE MAN Henri	Pour une politique socialiste de paix	163 - 169
91. DE MAN Henri	Directives pour la rédaction du "Travail"	171 - 172
92. DE MAN Henri	Présentation	173 - 175
93. DE MAN Henri	A nos lecteurs	177
8. Sur la rive		
94. DE MAN Henri	[Die ausländischen Soldaten Napoleons :] Vorwort	181 - 182
95. DE MAN Henri	Napoleon's experiment with international armies : did it fail ?	183 - 196
96. DE MAN Henri	Lettre sur le socialisme	197 - 200
Divers		
97. X	Chronologie	201 - 204
98. LEFRANC Georges	Achille Dauphin-Meunier. In memoriam	205 - 206
99. CLOUET Stéphane	Une grande figure : le militant Georges Lefranc	207 - 212
100. X	Nouvelles de l'Association	213 - 218

Chacun des huit chapitres est précédé d'une brève introduction. 70.- Article paru dans *De Waarheid* (Gand), № 11, novembre 1905, traitant du congrès social-démocrate allemand d'Iéna de septembre 1905. 71.- Article paru dans *Die Gleichheit* (Stuttgart), № 18, 31.8.1908, traitant de l'organisation antimilitariste des jeunesse socialistes belges. 72.- Article inédit du 30.5.1910 traitant de la fondation de l'Union sud-africaine. 73-75.- Correspondance inédite échangée entre Louis de Brouckère et Henri de Man pendant la première guerre mondiale (1916). 76.- Article paru dans *The Locomotive Engineers Journal* (Des Moines, Iowa), mars 1923, traitant du mouvement belge d'éducation ouvrière. 77.- Extrait de l'ouvrage M. Brélaz, *Henri de Man. Une autre idée du socialisme*, Genève, 1985, sur les conséquences de la première guerre mondiale et la rupture d'Henri de Man avec le camp des vainqueurs. 78.- Article inédit (1929) sur l'évolution du marxisme. 79-80.- Etudes de deux jeunes historiens allemands sur la signification d'*Au delà du marxisme*, la première sous l'angle de l'édition du livre de de Man par un éditeur bourgeois, la seconde sous l'angle de l'immobilisme de la social-démocratie face au développement des classes moyennes. 81.- Réflexions sur l'étude de Dick Pels, "Hendrik de Man en de Psychologie van het socialisme" parue dans *Vijfde Jaarboek voor het democratisch socialisme*, Amsterdam, 1984. 82.- Exposé final inédit d'une série d'entretiens avec des travailleurs à la radio de Francfort-sur-le-Main, 15.3.1930. 83.- Etude et résumé du jeu scénique *Wir (Nous)* d'Henri de Man (1932), extraits de l'ouvrage cité au № 77. 84.- Conférence faite à l'assemblée annuelle de l'American Historical Association à San Francisco en décembre 1983. 85.- Conférence faite en juin 1980 à l'Ecole des hautes études en sciences sociales de Paris et parue dans la *Revue Economique* (Paris), № 3, mai 1981. L'auteur a reçu le Prix Nobel d'économie en 1969. 86.- Contribution sur le rôle pionnier d'Henri de Man extraite du catalogue *Hendrik de Man 1885-1985, een portret* publié pour l'exposition du Centenaire aux Archives et Musée de la culture flamande à Anvers. 87.- Article paru dans *Le Travail* (Verviers) et le *Journal de Charleroi*, 22.4.1936, écrit à l'époque où de Man était ministre des travaux publics et de la résorption du chômage dans le gouvernement Van Zeeland. 88.- Bref bilan du gouvernement Van Zeeland paru dans *The Highway* (Londres), mars 1939, numéro spécial sur le thème "Democracy to-day". 89.- Article paru dans la même publication que le № 88. Cole était l'un

des principaux représentants du planisme britannique. 90.- Article paru dans **Le Peuple** (Bruxelles), 1.11.1938, sur les idées directrices d'une "grande offensive socialiste pour la paix" défendue par de Man au congrès du P.O.B. le 5.11.1938. 91-93.- Textes relatifs au journal **Le Travail** créé par de Man en 1941; le N° 91 est inédit; les deux autres ont paru dans le premier et le dernier numéros du quotidien. 94-95.- Deux textes inédits sur les soldats étrangers de Napoléon, l'un étant un avant-propos en allemand, l'autre une version abrégée de l'étude en anglais. 96.- Lettre sur la situation du socialisme après la seconde guerre mondiale, datée du 26.1.1949 et publiée à titre posthume dans **Les Ecrits de Paris**, juillet-août 1954, rééditée dans le tome V de l'édition en néerlandais des œuvres d'Henri de Man. 97.- Chronologie de la vie et de l'œuvre d'Henri de Man établie par M. Brélaz. 98.- Hommage à Achille Dauphin-Meunier, membre fondateur de l'Association. Il s'agit de l'un des tout derniers textes de l'historien français Georges Lefranc, lui-même décédé le 30.4.1985. 99.- Hommage à Georges Lefranc par un jeune historien français, auteur d'une thèse consacrée à "Révolution constructive", groupe diffuseur du planisme en France dont Lefranc était l'un des principaux animateurs.

N° 14 - Mai 1987

115 pages

ACTES DU COLLOQUE D'ANVERS

tenu le 17.11.1985 à l'occasion du centenaire de la naissance d'Henri de Man

101. X	Sommaire	5 - 8
I. Actes du colloque		
102. COOLS H.B.	Toespraak	11 - 17
103. DE MEYER Julien	Toespraak	19 - 20
104. VAN PESKI A.M.	Dankwoord	21 - 22
105. DODGE Peter	Post hoc, propter hoc : A critique of Sternhell on de Man	23 - 34
106. OSCHMANN Kersten et BORCHERS Detlef	"Unter Nichtmarxisten bin ich Marxist". Anmerkungen zum Marxismus-Verständnis Hendrik de Mans. Einleitung	35 - 36
107. OSCHMANN Kersten	Anmerkungen zum Theorie-/Praxis-verständnis von Hendrik de Man	39 - 50
108. BORCHERS Detlef	Anmerkungen zum Marxismusverständnis Hendrik de Mans	51 - 59
109. SCHREIBER J.-Ph.	Le démanisme et la France, 1926-1933	61 - 70
110. ANTHOONS Johnny	Hendrik de Man en de parlementaire democratie	71 - 76
111. VAN PESKI A.M.	L'étude de l'élément moral et religieux dans la pensée et l'action d'Henri de Man	77 - 79
112. MOULIN Léo	Henri de Man en 1985	81 - 84
II. Varia		
113. ANTHOONS Johnny	Gust de Muynck	87 - 88
114. CLOUET Stéphane	Robert Marjolin : un militant socialiste des années trente	89 - 91
115. BRELAZ Michel	Léopold III. Naissance et mort d'une légende	93 - 100

116. VAN PESKI A.M.	Rapport moral du président	103 - 105
117. X	Nouvelles de l'Association	107 - 115

102-103.- Allocutions d'ouverture de l'exposition du Centenaire par H.B. Cools et Julien de Meyer, respectivement bourgmestre et échevin de la culture de la Ville d'Anvers, le 29.10.1985.

104.- Remerciements du président de l'Association, 29.10.1985. 105-112.- Exposés présentés au colloque tenu le 17.11.1985 à l'occasion du centenaire de la naissance d'Henri de Man. 105.- Critique de l'ouvrage de l'historien israélien Z. Sternhell, **Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France**, Paris, 1983. 106-108.- Etudes parallèles sur l'interprétation du marxisme par Henri de Man (cf. aussi Nº 79 et 80). 109.- Réception des idées d'Henri de Man en France entre 1926 et 1933. 110.- Analyse de l'opposition que de Man décelait entre démocratie et parlementarisme. L'auteur a consacré un mémoire de licence à la conception de la démocratie parlementaire chez de Man. 111.- La spécificité éthique de la pensée d'Henri de Man. 112.- L'esprit de rénovation du socialisme chez Henri de Man par un témoin de son action à l'époque du planisme. 113.- Hommage à Gust de Muynck, journaliste et homme de radio, membre fondateur de l'Association, décédé le 12.2.1986. 114.- Etude sur l'un des fondateurs du groupe planiste français "Révolution constructive" décédé en avril 1986 (cf. aussi Nº 99). 115.- Article rédigé à l'occasion de la mort de Léopold III en septembre 1983, paru initialement dans **Agora** (Genève), Nº 5, novembre 1983. 116.- Rapport du président de l'Association à l'assemblée générale du 16.11.1985.

Nº 15 - Décembre 1988

65 pages

COLLOQUE D'ANVERS (23 avril 1988)

118. X	Editorial	3 - 4
119. BRUGMANS Hendrik	Voorbij het nationalisme/ De eis van deze tijd !	7 - 10
120. CAPELLE Juliaan	Waarom deze vertaling ?	11 - 13
121. VAN HAEGENDOREN M.	Au delà du nationalisme	15 - 30
122. DE BUYSER Piet	Voorbij het nationalisme	31 - 41
123. ANTHOONS Johnny	Chronique	43 - 50
124. BRELAZ Michel	Notes de lecture	51 - 64

119-122.- Communications présentées au colloque du 23.4.1988 consacré à la publication de la traduction en néerlandais par J. Capelle d'**Au delà du nationalisme** (1946). L'article Nº 121 est également rédigé en néerlandais nonobstant son titre. 123.- Notes (en français) sur : 1º **De actualiteit van het werk van Hendrik de Man. Een culturele benadering**, Gand, 1987 (journée d'études organisée par le Fonds Vermeylen sur l'actualité de la pensée d'Henri de Man à Gand le 18.1.1986, avec des contributions de R. Laridon, H. Balthazar, P. de Buyser, P. Frantzen, J. de Rop, J. Capelle; 2º J. Anthoons, "Het Plan van de arbeid en het S.P.-Alternatief. Een vergelijking", **Socialistische Standpunten** (Bruxelles), Nº 2, 1986; 3º J. Anthoons, "Minister in hemdsmouwen. De politieke ontwikkeling van Hendrik de Man", **Socialisme en democratie** (Amsterdam), Nº 3, 1987; 4º H. Brugmans, "Over Hendrik de Man in 1940-41", **Streven** (Anvers), octobre 1986; 5º L. Magits, **Socialistische getuigenissen**, Bruxelles, 1986; 6º G. van Roon, **Kleine landen in oorlogstijd. Van Oslostaten tot Benelux**, Amsterdam/Bruxelles, 1985; 7º M. Sadoun, "Henri de Man - Au delà du marxisme", **Dictionnaire des œuvres politiques** de C. Duhamel-Pisier. 124.- Notes de lecture publiées ultérieurement en annexe de M. Brélaz, **Léopold III et Henri de Man**, Genève, 1988.

N° 16 - Novembre 1989

104 pages

COLLOQUE DE GAND
De middenstand en het Plan van de Arbeid

125. X	Editorial	1 - 2
126. VANTHEMSE G.	In welke sociaal-economische context bewoog zich de Belgische middenstand in de jaren 1930	5 - 11
127. STEENHAUT Wouter	De propaganda voor het Plan van de Arbeid	13 - 15
128. STRIKWERDA C.	The Belgian lower middle class between the wars	17 - 19
129. OSCHMANN Kersten	"Hinein in den Mittelstand!" Hendrik de Man über einen politisch-strategischen Aspekt der Sozialdemokratie in der Weimarer Republik	21 - 24
130. X	Gegevens over de medewerkers	25 - 28
Autres textes		
131. PELS Dick	Hendrik de Man and the Ideology of Planisme	31 - 51
132. OSCHMANN Kersten	Hendrik de Man. Zwischen Links und Rechts	53 - 72
133. X	Socialisten herdenken de Guldensporenslag	73 - 78
134. SPAAK P.-H.	De nieuwe voorzitter	79 - 82
135. DE BUYSER Piet	Der Einfluss Hendrik de Mans auf die sozialistische Kulturbewegung	83 - 90
136. DE BUYSER Piet	Beter laat dan nooit	91 - 96
137. ANTHOONS Johnny	Chronique	97 - 103

126-129.- Communications au colloque de Gand du 10.12.1988 sur "Les classes moyennes et le Plan du travail", examen des idées d'Henri de Man sur les classes moyennes en temps de crise économique. **129.-** L'article est partiellement repris du N° 80. **130.-** Renseignements sur les principaux animateurs du colloque. **131.-** Etude réalisée au Center for European Studies, Université de Harvard, automne 1986. **132.-** Etude sur l'évolution intellectuelle d'Henri de Man (cf. N° 137 in fine). **133.-** Commémoration de la bataille des Eperons d'or (1302) à Courtrai le 11.7.1938, avec les discours de Herman Vos et d'Henri de Man. **134.-** Spaak sur l'élection de de Man à la présidence du P.O.B. en 1939, avec des extraits de ses Mémoires. **135.-** Conférence prononcée le 17.6.1986 à la "Neue Gesellschaft Westfalen". **136.-** Article paru initialement dans *Vooruit* (Gand), 19-20.10.1974, avec la correspondance échangée à ce sujet entre l'auteur et Jef Rens. **137.-** Notes (en français) sur : 1^o H. Brugmans, *Wij Europa. Een halve eeuw strijd voor emancipatie en Europees federalisme*, Louvain/Amsterdam, 1988; 2^o D. Pels, "Intellectuelen-socialisme in Nederland", *Socialisme en Democratie*, N° 5, 1985; 3^o D. Pels, "Willem Banning : voor en tegen", *Het negende Jaarboek van het democratisch socialisme*, Amsterdam, 1988; 4^o N. Bal, *Zij droegen de rode vlag. De legendarische leiders van de socialistische strijd*, Anvers, 1988; 5^o P. Clement, *Zoeken naar crisisoplossingen*, mémoire de licence de l'Université de Louvain, 1988; 6^o K. Oschmann, "Zwischen links und rechts", dans *Vor dem Vergessen bewahren. Lebenswege Weimarer Sozialdemokraten*, Berlin, 1988 (cf. N° 132).

	<u>N° 17 - Novembre 1990</u>	82 pages
138. J.C.	Nouvelles de l'Association	non paginé
139. BRELAZ Michel	Léopold III et Henri de Man	1 - 18
140. BRUGMANS Hendrik	Over Hendrik de Man in 1940-41	19 - 28
141. ANTHOONS Johnny	Minister in hemdsmouwen. De politieke ontwikkeling van Hendrik de Man	29 - 41
142. CLEMENT Piet	Progressieve frontvorming in de jaren 1930. Het Plan van de Arbeid en de christen-democraten	42 - 56
143. ANTHOONS Johnny	Bedenkingen bij Leopold III, Hendrik de Man en de erfenis van 1945	57 - 73
144. DE MAN Hendrik	Vlaanderen tussen nationalisme en socialisme	75 - 81

INDEX DES AUTEURS

Les chiffres renvoient aux numéros des contributions.

A

ANTHOONS Johnny 110,113,123,137,141,143

B

BORCHERS Detlef 79,106,108

BRATU Artur E. 18

BRELAZ Michel 4,8,13,16,19,21,27,30,32,38,46,47,54,55,67,77,83,97,115,124,139

BRUGMANS Hendrik 51,65,119,140

C

CAPELLE Juliaan 118,120,125,138

CLEMENT Piet 142

CLOUET Stéphane 99,114

COLE G.D.H. 89

COOLS H.B. 102

D

DE BUYSER Piet 122,135,136

DE BROUCKERE Louis 73,75

DE MAN Henri/Hendrik 22,26,40,45,53,61,70-72,74,76,78,82,87,88,90-96,144

DE MAN Yvonne 59

DE MEYER Julien 103

DE ROP Janine 58

DE SCHEPPER Hugo 29
DODGE Peter 34,84,105

G

GRAWITZ Madeleine 12

L

LECOCQ Yves 14
LECOCQ-DE MAN Li 49
LEFRANC Georges 9,66,98

M

MAGITS Leo 52
MOULIN Léo 112

O

OSCHMANN Kersten 80,106,107,129,132

P

PELS Dick 131

R

RENS Ivo 4
RENS Jef 1,39,60
ROLAND Jules 31

S

SCHREIBER Jean-Philippe 109
SPAAK Paul-Henri 134
STEENHAUT Wouter 127
STRIKWERDA C. 128

T

TINBERGEN Jan 85,86
TOMMISSEN Piet 24,35

V

VAN HAEGENDOREN Mieke 121
VAN PESKI Adriaan M. 37,41,44,81,104,111,116
VAN THEMSE G. 126
VERBRUGGEN Freddy 64

Comme d'habitude, notre Assemblée Générale était prévue pour le mois de novembre. Et, aussi comme d'habitude était prévue une journée d'étude sur un "sujet-de Man".

Le choix du thème était déjà fait lors de l'Assemblée précédente. Un peu partout on pouvait entendre des plaintes en des avertissements sur le déclin de la culture, suite de la massification. Un signe de notre temps moderne...

Seulement, il y a quarante ans déjà, en 1951, H. de Man a publié une étude sous le titre Vermassung und Kulturverfall. Nous avons donc annoncé un colloque autour de cet ouvrage.

Mais à un certain moment un autre thème nous était présenté : en 1921, Henri de Man a fondé l'Université du Travail, Un fait à commémorer .

En fin de compte nous avons choisi pour une combinaison des deux thèmes : une journée d'étude sur la massification dans les locaux de l'Université du Travail, avec une introduction sur le rôle historique de cet institut.

Mais au moment où nos membres avaient déjà reçu leur invitation, il y a eu un accroc : chute du gouvernement, élections une semaine après la date prévue pour notre Assemblée. La fièvre électorale n'est jamais favorable pour des journées pareilles.

Le tout a été remis au 25 janvier 1992.

De plus amples renseignements sur la formule définitive sont fournis sur les pages A/5 A/6

* En 1976 a paru la première version néerlandaise de "Vermassung...", dans une traduction de Walter De Brock. Comme l'ouvrage est épuisé, l'Association a préparé une réimpression pour le colloque, sur un tirage très limité. (BF. 750.)

* En 1930 Henri de Man publia un petit ouvrage sous le titre Nationalisme et socialisme. Cet ouvrage est épuisé depuis longtemps; l'Association a fourni là aussi une réédition à tirage limité (BR. 300)

* Hommage à Piet de Buyser

Au mois de juillet, le Vermeylenfonds a rendu hommage à Piet de Buyser. A cette occasion l'homme qui est membre de notre Association depuis les premiers jours a prononcé un discours remarquable digne d'être repris dans notre Bulletin.
Vous le trouverez à la page A7/8.

* Election du nouveau président.

Comme notre président, Herman Balthazar, a exprimé le désir de ne plus renouveler son mandat, l'Assemblée Generale doit désigner son successeur. Le Comité présentera la candidature du Professeur Mieke van Haegendoren.

J.C.

* Pour revenir encore une fois à notre BULLETIN

Les numéros 1/2/3, qui sont épuisés, peuvent être fournis en photocopies sous couverture neutre au même prix que les autres (4-18) c.à.d. FB.300.- le numéro)

J.C.

* Zoals gebruikelijk was onze statutaire Algemene Vergadering voorzien voor november. En zoals steeds zou er een studiedag aan gekoppeld worden over een "De Man-Onderwerp".

Het onderwerp was al gekend na de vorige vergadering. Regelmatig hoorde - en hoort men nog - klachten en waarschuwingen in verband met het verval van de cultuur en de beschaving in onze tijd : massificatie, amerikanisering, soapcultuur, tophits, verloedering, fastfood...

Maar reeds veertig jaar geleden, in 1951, schreef H. de Man vanuit zijn ballingschap een indringende studie over dat onderwerp : Vermassung und Kulturverfall.

Dus werd er een studienamiddag aangekondigd over dat werk.

Er drong zich echter een tweede onderwerp op : In 1921 stichtte Hendrik de Man de Arbeidershogeschool. Men zou dus die zeventigste verjaardag herdenken.

Uiteindelijk opteerden wij dus voor dubbel onderwerp : een debat over massificatie en cultuur, gehouden in de lokalen van de Arbeidershogeschool. Met ook een inleiding over de historische rol van deze instelling.

Toen de plannen al zover uitgewerkt waren dat de leden van de Vereniging hun uitnodiging kregen, kwam er een kink in de kabel : val van de regering, parlementsontbinding en verkiezingen, precies een week na de voorziene datum voor ons colloquium. Verkiezingskoorts is niet geschikt voor studiedagen, en de daarop volgende eindejaarsfeesten evenmin. Dus werd alles meteen tot 25 januari verschoven.

Meer nieuws over wat het uiteindelijk werd vindt u op pag. 13 en volgende van dit Bulletin.

* In 1976 verscheen voor het eerst een Nederlandse vertaling van Vermassung, van de hand van Walter De Brock. Dit werk is uitverkocht. Met het oog op onze studiedag bezorgde de Vereniging een herdruk in een zeer beperkte oplage. (BF. 750.-)

* In 1930 verscheen, toen nog bij de Wilde Roos, een kleiner

werk van Hendrik de Man : Nationalisme en socialisme. Dit werkje was jaren uitverkocht. Ter gelegenheid van het colloquium bracht de Vereniging een herdruk op een beperkte oplage. De tekst is volledig, maar wel aangepast aan de moderne spelling. (BF. 300.-)

* Huldiging van Piet De Buyser

Tijdens de 11-juliviering organiseerde het August Vermeylenfonds een huldiging van Piet De Buyser. De gevierde, die ook al sedert het begin een steunpilaar was van ons Vereniging, sprak daarbij een dankwoord uit dat wij interessant genoeg achtten om in ons Bulletin opgenomen te worden. Zie. A/7

* Verkiezing van een nieuwe president.

Onze huidige president, Herman Balthar, wenst zijn mandaat niet meer te vernieuwen. Dat zou trouwens een wijziging van de statuten noodzakelijk maken. Dus zal de Algemene vergadering een opvolger moeten benoemen.

Het comité zal de kandidatuur voordragen van mevr. Mieke Van Haegendoren.

* Nog in verband met ons BULLETIN

De uitverkochte nummers 1, 2 en 3 kunnen als fotocopie geleverd worden. Op die manier is de volledige reeks ter beschikking voor de prijs van BF. 300.- per nummer (verzendingsposten inbegrepen).

----- J.C.

=====
COLLOQUE DU 25 janvier 1992 : DEMOCRATISATION OU MASSIFICATION DE LA CULTURE

Ce colloque se compose de deux parties bien distinctes.

La première partie présente l'histoire de l'Université du Travail et la quote-part pédagogique d'Henri de Man.

La seconde partie - la plus importante- sera consacrée au thème :démocratisation ou massification de la culture. Elle a surtout comme objectif une confrontation entre de pessimisme culturel entre les "anciens" (retrouvé entre autres dans "L'ère des masses et le déclin de la culture" d'Henri de Man) et la vision beaucoup moins sombre des jeunes philosophes culturels comme Hans MAGnus Enzenberger, Leo De Haes, Koen Raes...

Programme de la journée

Matinée : Reservée à l'assemblée générale, prédédée à la réunion du comité.

Après-midi

Introduction (Eddy Baldewijns (Député)

Interprétation historique de L'Université du Travail (Wouter Steenhaut)

Situation historique du livre : Massificatie en Cultuurverval(Walter De Brock)

Discussion entre Piet De Buyser, qui accentuera surtout l'américanisation et le déclin de la culture, et Koen Raes qui représentera les points de vue des "jeunes philosophes". Modérateur : Herman Balthazar.

Discussion avec le public.

Epilogue (Luc Van de Velde, directeur de l'Université du TRavail)

Durant le Colloque sera exposé du matériel de Université e de l'AMSAB

Assemblée générale et Colloque auront lieu dans les locaux de l' UNIVERSITE DU TRAVAIL

Rue Brogniez, 46

1070 Bruxelles

=====

=====

COLLOQUIUM VAN 25 JANUARI 1992

Thema : DEMOCRATISERING OF MASSIFICATIE VAN DE CULTUUR

Dit colloquium bestaat uit twee duidelijk afgescheiden thema's.

Naar aanleiding van de zeventigste verjaardag van de Arbeidershogeschool wordt aandacht besteed aan de geschiedenis van deze instelling en aan de pedagogische bijdragen die Hendrik de Man terzake heeft geleverd.

Het tweede en belangrijkste luik zal dan gewijd zijn aan het thema : democratisering of massificatie van de cultuur. De wijziging van de titel is een gevolg van het feit dat tijdens de voorbereidingen gebleken is dat niet iedereen het eens was met de stellingen van H.de Man.

Daarom werd gekozen voor een confrontatie tussen het cultuurpessimisme van de oudere garde (zoals dat onder meer in het werk van de Man tot uiting kwam) en de veel minder zwaarmoedige visie van de jongere cultuurfilosofen (Hans Magnus Enzensberger, Leo De Haes, Koen Raes...)

Programma

Voormiddag : de voormiddag is voorbehouden voor de Algemene vergadering.

Namiddag (14-17 uur) (vrij toegankelijk voor alle belangstellenden)

Inleiding (Eddy Baldewijns, Volksvertegenwoordiger)

Historische duiding van de Arbeidershogeschool (Wouter Steenhout)

Historische situering van "Massificatie en cultuurverval" (Walter De Brock)

Panelgesprek tussen Piet De Buyser, die vooral de Amerikanisering en het cultuurverval zal beklemtonen, en Koen Raes als verdediger van de jongere cultuurfilosofen. Moderator : Herman Balthazar.

Discussie met het publiek

Slotwoord (Luc Van de Velde , Directeur van de Arbeidershogeschool)

Op het colloquium wordt materiaal van de Arbeidershogeschool en van het AMSAB tentoongesteld.

Vergadering en Colloquium hebben plaats in de
ARBEIDERSHOGESCHOOL, Brogniezstraat 46, 1070 Brussel

=====

Dankwoord van Piet De Buyser

Ik stel het zeer op prijs dat Vermeylenfonds en het Inrichtend Komitee "Voor Recht en Vrijheid" me op deze 11-juli-viering heeft uitgenodigd. Ik dank ook Roland Laridon voor wat hij over mij gezegd heeft. Dat waren vriendelijke woorden, die me hebben ontroerd.

Ik weet niet of ik dat allemaal verdiend heb, maar het heeft me veel plezier gedaan.

Wel kan ik u zeggen dat ik alles wat ik zou gepresteerd hebben, uit volle overtuiging heb gedaan. En ook naar bestvermogen.

Het is trouwens voor ons, socialisten, niet zo moeilijk om de "Vlaamse" zaak te verdedigen. We hebben goede leermeesters !

Ik zelf heb me bijzonder laten leiden door drie van deze verdienstelijke figuren.

Er is - hoe kan het anders - August VERMEYLEN die ons de weg gewezen heeft naar het Europa van morgen... maar die in 1895 al een stuk verder stond dan de taalflaminganten van zijn tijd.

August VERMEYLEN sprak toen reeds van de MENS en de SCHOONHEID. De mens tot ontplooiing laten komen en het land schoner maken. Dat was milieubescherming! Dat was écologie: avant-la-lettre ! We mogen dat niet vergeten.

Er is ook Herman VOS, die schone figuur uit de Vlaamse Beweging, die socialist geworden is en die ik persoonlijk heb gekend.

Hij was een democraat in hart en nieren. Hij wees ons op de dieperliggende sociale dimensie van de Vlaamse Beweging, een beweging waarvan hij betuigde dat het een beweging was van "kleine luyden"! Die bezorgdheid voor de minder-bedeelden is ons altijd bijgebleven.

En dan is er per slot van rekening die "universele denker" (die samen met Herman Vos voor de oorlog hier op de 11-julivieringen aanwezig was) maar voor wie Vlaanderen wellicht te klein was.

En die we - wegens zijn storend gedrag in 1940 - lang, té lang hebben vergeten.

Zijn socialistische ideeën hebben mij het sterkste beïnvloed.

Ik was dan ook verheugd dan het Vermeylenfonds in 1986 een stu-diedag aan deze uitzonderlijke figuur heeft gewijd.

Zijn naoorlogse werken zijn nog altijd richtinggevend. Zijn waarschuwingen tegen de massificatie en de amerikanisering die onze cultuur bedreigen.

En hoe het verder moet in een wereld waarin onzekerheid groeit en de wapens steeds gevangerijker worden. Wij weten niet hoe de toestanden zullen evolueren. We weten niet of de ideeën van het democratisch socialisme het zullen halen. De ideale ideale maatschappij bestaat wellicht alleen in onze verbeelding.

Maar één zaak staat vast : wij moeten voortdoen !

Als socialisten hebben we de plicht om verder te blijven strijden voor een betere samenleving. Voor wat in de naam van uw organisatie als een waar programma geschreven staat : VOOR RECHT EN VRIJHEID IN SOLIDARITEIT !

Leo Magits is heengegaan (4.3.1899 - 2.11.1990)

Een vriend is heengegaan
Naar 't stille land des doods.
Onzichtbaar voor de mensen
Viel van een boom een blad.

't is Herfst nu 't allenkanten.
De bomen staan er stil.

Wie zal de dromen meten
Die zijn vergaan in 't blad?

(Leo Magits)

"Je désire être inhumé comme j'ai vécu, simplement et sans ostentation".

Deze zin uit het testament van de in 1891 overleden beroemde Belgische scheikundige Jan Stas heeft op onze betreurde vriend Leo Magits een diepe indruk gelaten. Dit blijkt uit zijn boek "Socialistische Getuigenissen" : "Ook ik hoop in alle eenvoud, zonder opdringerigheid en zonder kerkelijke bijstand in de eeuwigheid op te gaan." (p. 121)

Zo is geschied : onze vriend Leo is op 2 november 1990 overleden. De verassing en de verstrooiing gebeurden volgens zijn uitdrukkelijke wens in alle eenvoud en intimiteit.

Denise de Weerdt beschreef Leo Magits als een bescheiden man, die nooit in het voetlicht wilde staan, maar die gerust plaats mocht nemen in de rij van socialistische vooraanstaanden, die zich voor de culturele en intellectuele ontvoogding van de arbeidersklasse hebben ingespannen. Zij dacht hier aan Emile Vandervelde, Jules Destrée, Kamil Huysmans, August Vermeylen en uiteraard... Hendrik de Man!

Toen in 1911 de socialistische beweging haar Centrale voor Arbeidersopvoeding oprichtte, kwam Hendrik de Man verschillende keren naar Leuven om er samen met J.P. Ursi het ontwikkelingswerk ter hand te nemen. Leo Magits volgde daar als 12-jarige alle activiteiten die door deze studiekring werden georganiseerd.

Ook in de socialistische jeugdbeweging leerde hij Hendrik de Man kennen, die vaak uit pure sportiviteit te voet van Brussel naar Leuven kwam.

Toen in 1914 de oorlog uitbrak, lag Magits' socialistische gezindheid aan de basis van een pacifistische stellingname. Hij wilde zich noch laten meeslepen in de roes van patriottisme, noch passief de oorlogsgebeurtenissen ondergaan. Hij stond achter de Stockholmse oproep van Kamil Huysmans om het socialisme gaaf te houden.

Magits was ook van jongaf ontvankelijk geweest voor de Vlaamse romantiek en begreep dan ook al vroeg de diepere betekenis van de Vlaamse ontvoedingsstrijd. Aldus kwam hij ook in de activistische beweging terecht, waarover in Leuven de socialist J.P. Ursi de leiding had. Hij verliet samen met deze laatste in 1918 het land en belandde via Berlijn, midden in de revolutie, in Nederland.

Wegens zijn medewerking aan het activistisch weekblad "Uilenspiegel" werd hij na de oorlog bij verstek tot één jaar gevangenisstraf veroordeeld.

In Nederland maakte hij kennis met de religieus socialistische beweging die hem bewust maakte in welke mate de gevoelsmatigheid een rol speelt bij het ervaren van het universeel socialistische gedachtengoed.

Hij trad er aanvankelijk in dienst van het Internationaal Verbond van Vakverenigingen en later van de Internationale Transportfederatie, die in Amsterdam was gevestigd en waarin hij samenwerkte met de legendarische secretaris van deze organisatie Edo Fimmen. Hij ijverde er tevens via de Guido Gezellekring en het Algemeen Nederlands Arbeidersverbond voor de culturele toenadering tussen de Vlaamse en Nederlandse Gemeenschap.

In 1936 keerde hij naar België terug. Hij werd secretaris van de Centrale van Arbeidersopvoeding, die ook de Arbeidershogeschool beheerde. Als dusdanig werd hij door Désiré Bouchery als monitor ingeschakeld in deze school (waarvan hij in 1948 in opvolging van Willy Kooy directeur zou worden). Terzelfder tijd werd hem ook de functie van redactiesecretaris van het tijdschrift "Leiding" toevertrouwd, dat onder het directeurschap van Hendrik de Man werd uitgegeven. Al deze activiteiten lieten Leo Magits toe zich daadwerkelijk met geestdrift in te zetten voor wat hij ooit "het vergeten hoofdstuk" in de strijd voor het socialisme heeft genoemd.

Hij bedoelde hiermee de te geringe inspanningen die ondernomen werden om de arbeiders op cultureel gebied te verheffen en hen een socialistische overtuiging bij te brengen, die vooral op geestelijke en menselijke waarden was gestoeld.

Tijdens de Tweede Wereldoorlog ging Leo Magits in de weerstand en werd hij lid van het klandestiene Partijbureau. Op verzoek van Herman Vos stelde hij een nota op over de ideologische richting, die de socialistische beweging na de oorlog zou moeten kenmerken. In dit document met de titel "Vernieuwing van de socialistische beweging : een geestelijk proces" pleitte Leo Magits voor een "doorbraak-socialisme" waarvan Hendrik de Man reeds voor de oorlog de basis had gelegd, o.m. in de stellingen van Pontigny en het Plan van de Arbeid.

De tijd was echter niet rijp voor een geestelijke vernieuwing binnen de B.W.P. Ook na de bevrijding, toen in de Ardennen nog werd gevochten, werd Leo Magits lid van de Bijzondere Commissie die de beginselen van de Partij zou vastleggen.

Van een herziening van het Charter van Quaregnon (1894) kon echter geen sprake zijn : deze oude tekst moest tegen het inzicht van Leo Magits en andere vooruitstrevende socialisten in integraal behouden blijven. De oude garde, die een verstarde Louis de Brouckère als intellectuele leider beschouwde, wilde van geen vernieuwd socialisme weten. Alleen de naam van de partij was voor herziening vatbaar. Ze zou voortaan Belgische Socialistische Partij (BSP) worden...

Leo Magits zal zich daarna verder aan het socialistische vormingswerk blijven wijden. Hij stond aldus gedurende dertig jaar aan het hoofd van de Centrale voor Arbeidersopvoeding en nam samen met zijn echtgenote Joske Spinoy de directie waar van de Nederlandstalige afdeling van de Arbeidershogeschool.

Hoewel hij in het begin van de oorlog -- in dramatische omstandigheden -- van Hendrik de Man afscheid had genomen, was hij na de bevrijding een van de eersten om weer aan te knopen bij het gedachtengoed van deze originele denker. Hij bevond zich, samen met Jef Rens, Gust de Muynck en Maurice Naessens, bij de initiatiefnemers tot oprichting van onze vereniging. Hij was van dichtbij betrokken bij de publikatie van de verzamelde werken van Hendrik de Man door de Standaard Wetenschappelijke Uitgeverij. Hij maakte deel uit van de redactieraad en schreef een indrukwekkende inleiding bij de werken "De Psychologie van het Socialisme" en "Opbouwend Socialisme". In zijn boek "Socialistische Getuigenissen" beschrijft Leo Magits ook uitvoerig zijn relaties met Hendrik de Man. Vooral het afscheid in het begin van de oorlog had hem diep getroffen.

Leo Magits was een gevoelsmens, een dichter, die zijn emoties moeilijk kon verbergen, iemand die door de negende symfonie van Beethoven tot tranen toe werd bewogen. Hij hield -- zoals hij zegde -- van de natuur, de mensen en het leven, van de drie L's : lucht, licht en liefde.

Hij had een hekel aan geleerddoenerij, ondanks zijn culturele bagage en zijn uitgebreide kennis van de politieke en sociale wetenschappen. Hij had ondanks zijn onwrikbaar socialistisch geloof een

diepe eerbied voor de opvattingen van de anderen. Hij was bescheiden en toch vol toewijding in het verrichten van de taken die hem werden toevertrouwd.

Leo Magits was voor velen van zijn tijdgenoten een lichtend voorbeeld. Hij was een idealist, humanist, orecht Vlaming en internationalist, aan wie we nog dikwijls met eerbied zullen terugdenken.

Piet de Buyser

Enkele uittreksels uit
"Socialistische Getuigenissen"
van Leo Magits

Het Plan van de Arbeid

Een grootscheepse actie werd in België ontketend voor het Plan van de Arbeid, in welk initiatief Hendrik de Man een centrale rol speelde.

Over de betekenis van het Plan van de Arbeid werd reeds veel geschreven. In lovende zin, en terecht. Want het doorbrak op concrete wijze de vicieuze cirkel geschapen door de vele verwarrende aspecten van het dilemma theorie en praktijk dat een dubbelzinnig uitzicht gaf aan de socialistische strijd, althans in de geïndustrialiseerde westerse landen. Het -- later als democratisch socialisme geïdentificeerde -- socialistische streven vindt, naar het mij lijkt, in het Plan van de Arbeid -- en dit geldt niet alleen voor België -- een boven alles zichtbare mijlpaal op de weg van zijn bewustwording en zijn ontwikkeling.

Hendrik de Man als mens

In december 1938 overleed de oude, vereerde leider van de toenmalige Belgische Werklieden Partij, Emile Vandervelde. Hij werd als voorzitter vervangen voor Hendrik de Man. Spoedig werd door het bevoegde bestuur van de Partij besloten tot uitgave van "Leiding", kort daarop gevolgd door de uitgave van het Franstalige tijdschrift "La revue socialiste". Van dit laatste tijdschrift zou Max Buset directeur zijn. De Man nam het directeurschap van "Leiding" voor zijn rekening. Ikzelf werd uitgenodigd te fungeren als redactiesecretaris van het Vlaamse tijdschrift. Ik verheugde mij over de opdracht naast De Man, die ik al van in mijn jeugd kende, aan een gemeenschappelijke taak te mogen werken.

Hendrik de Man is een veelbesproken figuur en zal dat naar alle waarschijnlijkheid ook blijven. Zijn wetenschappelijke arbeid geeft hem een dimensie die hem optilt boven de wederwaardigheden van politieke aard waarin hij in zijn land verwikkeld is geworden. De Man was geen politicus maar een dynamisch denker. Zijn betekenis schuilt in zijn denkarbeid en in de stimulansen die hij anderen kon geven. Hij stelde de socialistische problematiek op een wijze die aan actualiteit niets heeft verloren.

Ik meen te mogen zeggen dat er tussen ons een wederzijdse sympathie bestond. Zij uitte zich in een menselijk getint vertrouwen dat directeur en medewerker verbond. Zelf heb ik bij mijn redactionele relaties niets bespeurd van het moeilijke en door sommigen als hardvochtig ervaren karakter van De Man. Integendeel, ik ontdekte er trekken in die duidden op tact en medegevoel. Toen ik in de drukke vooroorlogse maanden van 1939 oververmoeid wat rust moest nemen, maar nog niet volledig hersteld toch naar mijn werk toog, heeft De Man mij met uitdrukkelijke beslistheid terug naar huis verwezen. "Gij hebt frisse lucht en ontspanning nodig," zei hij. Een paar dagen daarna ontving ik een telegram om op een bepaald uur aan het stadhuis te Leuven te zijn. Op het gestelde uur kwam De Man per auto aan, verzocht mij in te stappen om met hem een paar dagen door te brengen in de Ardennen. Zelf zou hij er de visvangst beoefenen. Want De Man was een geroutineerd forellenvisser. Hij beoefende met voorliefde deze vangst, om de sportieve wijze waarop men op forellen moest jagen. Ja, dat sportieve lichamelijk verzet kende ik van hem reeds lang, want had ik het al niet ervaren toen hij als jong secretaris van de Centrale voor Arbeidersopvoeding soms te voet, met rugzak en in een voor die tijd onconventionele kledij, van Brussel naar Leuven kwam om zijn lessen voor de Centrale voor Arbeidersopvoeding te geven? Het bespreken van redactionele problemen gebeurde soms in zijn woning. Deze laatste droeg een bijzonder karakter, een duidelijke reflex van het zijne. Ze was opvallend sober gemeubeld. Het eetkamertje leek wel een kloostercel: alleen het hoogstnodiige was aanwezig, een kleine tafel, een paar stoelen. De leef- of beter de werkkamer viel op door een gemakkelijke leunstoel en een divan, een grote schrijftafel met er achter een enkel maar welgevuld boekenrek. Geen pronkmeubelen, wel een paar schemer- of werklampen, maar van een luchter aan het plafond was geen spraak. Evenmin

van enige opvallende wandversiering. Hij kon het met zichzelf niet op een akkoord gooien, zei hij eens, welk voorwerp of kunstobject zou passen. Men mag zich afvragen of in dit verband er geen relatie in het geding is die hij in een der opstellen van "Opbouwend Socialisme" indringend in het licht stelt: het verschil tussen cultuur en beschaving waartussen hij niet kon beslissen?

Toen ik, korte tijd vóór het binnenvallen van de Duitsers, hem in zijn woning voor een besprekking ging opzoeken en ik met meer dan gewone aandacht de titels van de boeken in hun rek bekeek -- ik ontdekte er boeken die in De Mans "Psychologie van het Socialisme" geciteerd werden -- vroeg ik, denkende aan mijn eigen boekenschat waaraan ik bijna sentimenteel ben gehecht: "Zal u dat geen leed doen, misschien over enkele dagen en dan misschien voor altijd, deze boeken achter te moeten laten?" Tot mijn onthutsing kreeg ik het antwoord: "Nee, want boekenbezit kan altijd vernieuwd worden." Lag hier een stuk van zijn mogelijke hardvochtigheid?

Overigens verliep het redactionele werk vlot. Ook al was in die periode de raadgever van de Koning nogal eens afwezig, De Man slaagde erin het directeurschap in zijn volle verantwoordelijkheid uit te oefenen. "Leiding" heeft tot het laatste ogenblik vóór de Duitse inval stand gehouden.

Zijn neutraliteitspolitiek

Het was een kenmerk van "Leiding", dat de grenzen van belangstelling zo breed mogelijk uitgezet werden. Dat kan voor een socialistisch tijdschrift, waarvan verwacht wordt dat het zich wellicht uitsluitend op ideologische en politieke problemen zal toespitsen, wel uitzonderlijk geacht worden. Zo kan er gewezen worden op het groot aantal kronieken, gewijd aan de meest diverse onderwerpen, als daar zijn vakbeweging, arbeidersopvoeding, christelijke arbeidersbeweging, internationale politiek, geestelijke stromingen, radio, muziek, economisch leven, technische wetenschappen, Nederlandse literatuur, universitair leven, sociale politiek, enz.

Doch de aandacht zou in versterkte mate op "Leiding" gevestigd worden door de publikatie in het oktobernummer van 1939 van een artikel "Genoeg sabotage van de onzijdigheid!", geschreven door een mysterieuze ***, waarin iedereen echter onmiddellijk De Man zelf herkende. Het was een aanval in regel op diegenen die de toen door Koning en regering voorgestane neutraliteitspolitiek -- uitvloeisel van de geproclameerde zelfstandigheidspolitiek -- niet in het hart droegen en trachten te ondermijnen. Schrijver kwam op tegen "mensen die menen dat de neutraliteit niet meer kan zijn dan een feit dat men -- met een min of meer zuur gezicht en met een min of meer luid tegenpruttelen -- aanvaardt zolang men niet anders kan, maar in geen geval een houding waarover men zich niet hoeft te schamen en die men tracht door te zetten en te doen duren.

Men bedenke: op dat ogenblik verkeerden drie "grotén" (Duitsland, Frankrijk en Groot-Brittannië) in staat van oorlog, weliswaar in een "drôle de guerre" waarbij men zich voorlopig bepaalde tot wederzijds observeren. Oostenrijk, Tsjechoslovakije (na het beruchte akkoord van München) en Polen, met behulp van Rusland, waren onder de voet gelopen. In Frankrijk stationeerden Franse en Britse troepen in staat van oorlog, waarvan verwacht werd dat zij de ook via België verwachte Duitse stormloop zouden opvangen. Het Belgische leger was gemobiliseerd.

Deze aanval van De Man werd in "La Revue Socialiste" door Max Buset op scherpe wijze beantwoord. Dit antwoord werd in "Leiding" opgenomen, samen met een wederantwoord van De Man. "La Revue Socialiste" had "dans la traduction officielle du secrétariat du Parti" (uiting van wantrouwen?) het driesterrenartikel in haar decembernummer gepubliceerd, evenals het wederantwoord van De Man. Buset komt in het januarinummer 1940 nog op De Mans opvattingen terug en steunde zich in zijn polemiek op een resolutie van het Kerstcongres van de B.W.P. die naar zijn oordeel, zijn eigen, meer genuanceerde neutraliteitsopvatting had bekragtigd.

Het verschil van mening inzake zelfstandigheids- of neutraliteitspolitiek in de socialistische partij vindt men misschien het best omschreven in het merkwaardige verslag over de internationale politiek, uitgebracht door oud-minister van Buitenlandse Zaken, E. Vandervelde, op het congres van de Belgische Werklieden Partij van 5, 6 en 7 november 1938. Hij zegt hier o.a. ... "in Wallonië nemen sommige elementen, die op verre na niet alle tot de uiterste linkerzijde behoren, het de "zelfstandigheidspolitiek" van de regering kwalijk, dat deze steeds meer zou zijn toegespitst op een onzijdigheidsregime, dat er toe zou strekken België te verwijderen van Engeland, en meer nog van Frankrijk, en dat zij ons land zou betrekken in een politiek van toegevingen en van toenadering tot de totalitaire mogendheden, welke ons land redenen te over heeft om te wantrouwen". Men moet hieruit niet de conclusie trekken dat in de Vlaamse arrondissementen zonder meer en blindelings een neutraliteitspolitiek door dik en dun zou worden aanvaard, al stond men hier -- in de lijn van de specifieke anti-militaristische tendens der Vlaamse socialisten -- afkerig tegenover houdingen die als

belgicistisch zouden kunnen worden geïnterpreteerd. Vandervelde schreef dit verslag kort voor zijn dood in december van hetzelfde jaar. Het is ontroerend in dit stuk nogmaals te kunnen vaststellen hoe hij hier, de man van het midden en van de verzoening, aan het einde van zijn verslag nogmaals pleit voor trouw aan socialistische beginselen en aan het internationaal karakter van de socialistische beweging.

Dat De Man voelde dat zijn artikel in de beweging scherpe reactie zou uitlokken, blijkt uit het feit dat hij, geheel buiten zijn gewoonte, zijn tekst vooraf liet beoordelen door de redactiesecretaris. Deze ried hem aan twee bijzonder scherpe passages te schrappen. De Man kon zich slechts met één enkele wijziging verenigen. Hoe vergiftigd de houdingen toen op elkaar botsten -- wellicht niet alleen omwille van de afwijkende meningen over de neutraliteitskwestie -- blijkt uit het feit dat het antisocialistische en virulent neutralistische weekblad "Cassandre" het beruchte artikel in extenso overgenomen had, dit tot groot ongenoegen van De Man zelf.

Afscheid van Hendrik de Man

Er was tragiek in de socialistische beweging toen Hendrik de Man, die als raadsman van Leopold III bij de capitulatie van het leger een actieve rol had gespeeld, het ogenblik gekomen achtte om deze beweging, op het diapason van een door Hitler te unificeren Europa, te hervormen en de arbeidersbeweging naar nieuwe maatstaven te organiseren. Begin juli verscheen in de pers zijn berucht Manifest, waarin hij zijn partijgenoten -- hij was voorzitter geworden van de Belgische Werklieden Partij na de dood, einde 1938, van Emile Vandervelde -- opriep vaarwel te zeggen aan het verleden, de toekomst zoals ze in de fictie van een Duitse overwinning voorgesteld werd, te erkennen en zich te scharen rond een beweging waarvan de Koning de spil zou zijn. De B.W.P. werd door hem ontbonden verklaard. Wij vermoeden nu dat dit Manifest -- zo dit van Duitse zijde niet was belet geworden -- vroeger gepubliceerd had moeten zijn. Tenslotte werden door de Duitse Nazis, niet De Man, maar Vlaamse en Waalse "nazi-geestesverwanten" uitverkoren om op de toekomst te speculeren. Of dit een gelukkige ingeving voor de Duitse belangen is geweest, blijft een open vraag.

Ook de Centrale voor Arbeidersopvoeding, waarvan H. de Man zelf, met Emile Vandervelde, de feitelijke stichter en merkwaardige animator was geweest, werd in deze ontbinding van de B.W.P. begrepen. Zij zou best, aldus de opvatting van De Man, teneinde haar activiteit te kunnen voortzetten, een onderdak kunnen vinden in de "Unie van Hand- en Geestesarbeiders", een door hem voorgestane eenheidsvakorganisatie die door de Duitsers erkend en gesteund werd.

Het was een dramatische vergadering op dewelke De Man het bestuur -- zelfs, helaas!, met een glimp van bedreiging -- deze oplossing voorstelde. Hij werd niet gevuld. De Centrale voor Arbeidersopvoeding verkoos haar activiteit stop te zetten in dergelijke omstandigheden. Haar secretarissen, de Waalse en de Vlaamse -- de algemene secretaris had zich intussen, als een der zeldzame socialisten, bij dat door de Duitsers gepousseerde initiatief aangesloten -- werden op non-actief gesteld. Achteraf heeft De Man, op faire wijze, de wettelijke vooropzeg in het reine gebracht. Maar zelf namen deze Waalse en Vlaamse secretarissen zich voor het vuur brandende te houden.

Dat hebben zij gedaan. Aanvankelijk om met kleine kernen op clandestiene wijze socialistische vormingslessen te leiden, wat echter spoedig moest worden stopgezet. Er werden aanhoudingen verricht. Het clandestiene opvoedingswerk ging voor de secretarissen over in clandestien verzet tegen de bezetter. Ook hier had het nazisme een stuk vrij geesteswerk in boeien geslagen.

De relatie met De Man was hierdoor wel in een kritiek stadium gekomen. Hij had zijn hoofdkwartier gevestigd in een paar kamers van de hoofdzetel van het Nationaal Socialistisch Mutualiteitsverbond in de Kernstraat in Brussel. Hij had zich daar kunnen omringen met enkele medewerkers, om er zich waarschijnlijk onledig te houden enerzijds met de liquidatie van de Belgische Werklieden Partij, anderzijds en vooral met het proberen lijnen te trekken naar dewelke -- zoals door de Duitsers ten slotte toegelaten zou worden -- een volgens hem gepaste richting aan de Belgische socialistische beweging in het "nieuw Europa" zou kunnen worden gegeven. Wij weten nu dat De Man schipbreuk leed, dat hij na een bepaalde tijd zelfs het land verliet om zich ergens in Frankrijk, in de bergen bij de Zwitserse grens, in eenzaamheid terug te trekken.

Spoedig was het ogenblik gekomen om van De Man afscheid te nemen. Het zou voor immer zijn. Het gebeurde op correcte wijze. De Man betreurde klaarblijkelijk de afwijzende houding van degene die zijn eerlijke en toegewijde medewerker was geweest. Een handdruk, en daar gingen beiden een ongewisse toekomst tegemoet. Ik keerde ontredderd huiswaarts om, tot tranen toe

bewogen, naar de pen te grijpen en zoals ik veelal deed bij levensgebeurtenissen die mij diep schockten, met enkele dichtregels mezelf in de ogen te zien.

Zoals de gist het brood,
Doortrekt illusie 't leven :
Zo wordt ook onze dood,
Een schone zin gegeven

Het ware alles leeg
En zonder wijds gebaren,
Zo niet de droom verkreeg
Het beste wat wij waren.

En was ik heden triest
Om wat er werd gebroken,
Ik hoor al 't fluistrend : Kiest,
Er waren nieuwe sproken.

The Song of the Pacifist

.....

If by the Victory all we mean
is a broken and brooding foe ;

Is the pomp and power of a glitt'ring hour,
and the truce for an age ar so :

By the clay-cold hand on the broken blade
we have smitten a bootless blow!

If by the triumph we only prove
that the sword we sheathe is bright ;

That justice and truth and love endure ;
that freedom's throned on the height ;

That the feebler folks shall be unafraid ;
that Might shall never be Right ;

If this be all : by the blood-drenched plains,
by the havoc of fire and fear,

By the rending roar of the War of Wars,
by the Dead so doubly dear...

Then our Victory is a vast defeat,
and it mocks us as we cheer.

Victory! there can be but one,
hallowed in very land :

When by the graves of our common dead
we who were foemen stand ;

And in the hush of our common grief,
hand is tendered to hand.

.....

Excerpt from RHYMES OF A RED CROSS MAN -- 1916

Discovered on February 24th, 1991 (= invasion of Irak)
in the library of a Flemish war-volunteer of 1914, by his son Jan
(Hendrik de Man)

Henri de Man et la crise de la pensée socialiste européenne

(en Revue Socialisme, juin 1991)

Les dernières années de la carrière politique de Henri de Man, marquées par son ralliement à l'"Ordre Nouveau", ont contribué à jeter le discrédit sur l'intégralité de la production théorique de ce penseur du socialisme. Encore récemment, en 1983, Zeev Sternhell soutenait¹ la thèse selon laquelle une inspiration fasciste aurait animé non seulement la révision du marxisme opérée par De Man au lendemain de la 1ère Guerre Mondiale mais aussi la philosophie sociale interclassiste du "Plan de Travail" approuvé au Congrès de Noël 1933 du Parti Ouvrier Belge.

Au cours des années 1970, quelques universitaires européens et américains ont entrepris de dépassionner le débat et de situer la réflexion planiste de De Man par rapport aux tentatives suédoises et britanniques² de théorisation d'une solution démocratique à la crise économique et sociale des années 1930. Un important colloque organisé par l'Université de Genève s'attacha en 1973³ à reconstruire scientifiquement l'apport de l'ancien président du P.O.B. à la réflexion social-démocrate. La situation troublée de l'économie mondiale dans les années 1970 explique en grande partie ce regain d'intérêt pour la genèse des politiques anti-crise de type keynésien.

En 1991, une lecture critique de l'œuvre de Henri de Man se justifie toujours car celle-ci a introduit dans les années 1920 la question essentielle de la nécessité d'une redéfinition qualitative de la revendication socialiste devant l'aptitude du mode de production capitaliste à satisfaire les exigences salariales et matérielles des travailleurs. Jusqu'à l'éclatement de la crise de 1929,⁴ l'entreprise théorique de De Man tend à l'élaboration d'un projet socialiste démocratique -- et par conséquent non bolchévique -- apte à sortir les dirigeants marxistes des partis sociaux-démocrates ainsi que les masses elles-mêmes de l'ornière de l'intégration politique et culturelle dans la société capitaliste.

En outre, l'ouverture intellectuelle exceptionnelle de De Man confère à ses écrits le caractère d'une synthèse des différents courants minoritaires -- depuis les anarchistes jusqu'aux néo-fabiens en passant par Edouard Bernstein -- qui ont réagi dans les vingt-cinq premières années du siècle à l'encontre de la sclérose des marxistes orthodoxes qui assumaient la direction du mouvement socialiste. En définitive, ce n'est pas tant la controverse autour du personnage de De Man qui importe que le bouillonnement intellectuel auquel il a pris part.

Henri de Man avant 1914 : Une défense éphémère de l'orthodoxie kautskienne et les prémisses d'une critique

Né en 1885⁵ -- année même de la fondation du P.O.B. --, Henri de Man n'est encore, avant 1914, qu'un jeune intellectuel anversois d'origine bourgeoise qu'une éducation cosmopolite et des études perturbées par l'impact des conflits sociaux ont contribué à rapprocher de l'intelligentsia marxiste allemande. Cette adhésion "éthique" de De Man au marxisme n'est pas immédiate mais procède en partie d'une critique du caractère peu constructif des thèses anarchistes dont il a subi l'influence et retenu le radicalisme ainsi que la critique du parlementarisme.

Comme la plupart des socialistes belges de l'époque, De Man a lu Proudhon et Kropotkine mais également F.D. Nieuwenhuis, prêtre hollandais converti à un "communisme anarchiste" par une interprétation personnelle de l'Évangile. Tout penseur mineur qu'il était, Nieuwenhuis constitue le "chaïnon manquant" de l'évolution intellectuelle de De Man de l'anarchisme au marxisme.

Les développements consacrés par l'ancien prêtre dans "Le Socialisme en danger"⁶ à la tendance des organisations socialistes et catholiques à se démarquer de leur inspiration originelle l'influencent notamment dans l'étude du phénomène du "déplacement des mobiles"⁷ au sein du mouvement ouvrier. En outre, la lecture du Hollandais contribue à orienter le jeune De Man dans la voie de l'antimilitarisme où il rencontre Karl Liebknecht.⁸

Le rapport que De Man entretient avec les marxistes orthodoxes qui dirigent le S.P.D. n'est pas dépourvu d'ambiguïté. On trouve manifestement chez lui un enthousiasme sincère devant l'existence dans le parti de Kautsky d'un débat intellectuel fécond qui contraste avec la morosité des cercles de P.O.B.⁹ englués dans un pragmatisme à courte vue mais il serait erroné d'en déduire son adhésion à la compréhension mécaniste et darwinienne du marxisme, dominante en Allemagne.

"L'Ere de la démocratie"¹⁰, première publication théorique de De Man, apparaît comme le seul ouvrage représentatif de la courte période pendant laquelle il a pu afficher une fidélité aux canons du marxisme kautskyen. Cet opuscule, manifestement inspiré par les thèses exprimées par Kautsky dans "La Révolution Sociale", se présentait comme une mise en garde adressée aux socialistes qui, inspirés par une conception linéaire de l'évolution politique et sociale, espéraient voir la démocratie libérale accoucher du socialisme. De Man y dénonçait les velléités d'alliance avec les libéraux -- manifestes en Belgique -- et concluait en insistant de façon très classique sur le rôle historique du prolétariat en tant qu'agent des transformations sociétales.

Quelques années plus tard, en 1910, les "Lettres de Voyage"¹¹ qu'il envoie d'Angleterre au *Leipziger Volkszeitung* témoignent déjà chez lui de l'amorce d'une remise en question des fondements du matérialisme historique. L'intérêt de ces "Sozialistische Reisebriefe" ne réside en effet pas uniquement dans la critique de la démocratie anglaise à laquelle se livre prioritairement Henri de Man. L'expérience qu'il fait de l'"embourgeoisement" des masses britanniques constitue¹² une prélude à sa confrontation avec l'éénigme posée à la théorie socialiste par le conservatisme du prolétariat américain. L'effet conjugué de ces deux expériences anglo-saxonnes a vraisemblablement amené De Man, à partir de 1918, à questionner la validité d'un marxisme incapable à ses yeux d'expliquer l'absence de révolutionnarisme dans deux des prolétariats industriels les plus importants du monde. A l'époque, Karl Radek¹³ ne s'y trompe guère lorsqu'il écrit : "C'est le début d'une hérésie et je sens à l'avance l'odeur du bûcher."

Néanmoins, au cours des années qui précèdent le conflit mondial, Henri de Man ne se préoccupe que de très loin du débat révisionniste qui a fait les belles heures du S.P.D. au début du siècle. Son propos vise plutôt à développer, aux côtés de Louis de Brouckère, une critique de gauche des pratiques du Parti Ouvrier Belge. En 1911, De Man et De Brouckère publient dans la revue allemande *Die Neue Zeit* des articles mettant directement en cause l'économisme et le parlementarisme du P.O.B.¹⁴ Les deux hommes entendaient par là ouvrir dans les rangs des socialistes belges une polémique sur l'opportunité d'une politique d'alliance avec les libéraux progressistes, laquelle était qualifiée par De Brouckère d'abandon de la lutte des classes au profit d'un conflit philosophique. Le débat fut étouffé par les instances du Conseil Général et les textes parus dans la *Neue Zeit* ne furent traduits en français que dans les années 1960.¹⁵ Louis de Brouckère et Henri de Man actualisaient en fait les propos tenus quelques années plus tôt par Rosa Luxemburg et Franz Mehring¹⁶ qui mettaient directement en cause la responsabilité d'Emile Vandervelde dans l'échec de la Grève Générale de 1902 et critiquaient violemment l'inconséquence du parti belge à sacrifier l'action de masse à ses ambitions parlementaires.

Si la charge menée à cette occasion par le jeune Henri de Man contre le "socialisme d'épicier"¹⁷ du P.O.B. -- illustré par la toute puissance du mouvement coopératif -- emprunte parfois ses accents à Georges Sorel, elle ne suffit pas à faire de lui un théoricien crédible de la révolution prolétarienne. La critique de gauche développée par le "Groupe Socialiste Révolutionnaire" auquel adhéraient De Man et De Brouckère demeura finalement verbale.¹⁸ Ce groupuscule "marxiste", principalement actif à Anvers et dans la région liégeoise, devait être en effet dépassé sur sa gauche par le mouvement anarcho-syndicaliste dirigé par J. Jacquemotte dont l'essor était lié au développement de la grande industrie en Belgique. En 1913, De Brouckère et De Man se rallient à la décision des instances dirigeantes du parti, inspirée par la crainte des débordements insurrectionnels, de mettre fin à la grève générale et ce avant même que la moindre revendication ait pu être satisfaite.¹⁹

On peut résumer la position théorique de Henri de Man avant la crise de 1914 en posant que si, d'une part, il entreprend une critique de l'attitude politique du P.O.B. en invoquant les principes défendus officiellement par Kautsky, il se démarque déjà de ce dernier à différents égards. A l'encontre de l'opinion du leader allemand qui ne conçoit une politisation du mouvement syndical

que dans les limites d'une stricte subordination au parti,²⁰ De Man estime que l'organisation en Belgique d'un puissant syndicat socialiste industriel représente, avec une pédagogie militante,²¹ une méthode efficace de promotion de la lutte des classes contre les tendances petit-bourgeoises d'un prolétariat en passe de sombrer dans le "crétinisme coopératif". En outre, l'analyse de l'histoire belge à laquelle se livre le jeune "marxiste" dans les pages de la *Neue Zeit* intègre la prise en considération d'une série de facteurs idéologiques, culturels et religieux. Il écrit à cette occasion que "la particularité du réformisme belge met à rude épreuve sinon la validité même de la méthode marxiste... tout au moins l'aptitude des chercheurs à l'utiliser".²² Il est à cet égard important de souligner que dès 1910, le révisionnisme propre à De Man se présente bien moins comme une réfutation de l'oeuvre de Marx que comme une mise en cause de la compréhension grossière et stérile qui en prévaut au sein de la IIème Internationale. Au fil des ans, De Man apparaît de plus en plus comme un socialiste préoccupé de maintenir le lien entre la théorie et la pratique du mouvement ouvrier et non comme un "pré-fasciste" tentant de réfuter Karl Marx.

Au colloque consacré par l'Université de Genève à De Man en 1973, certains interprètes, parmi lesquels Guy Desolre, ont proposé que le révisionnisme du théoricien belge consistait beaucoup plus en une révision du "kautskysme" que du marxisme proprement dit, d'autant plus que De Man revient à un marxisme "marxien" dans les années 1930. L'argument est en partie fondé puisque De Man s'est surtout référé dans sa critique au marxisme "vulgaire" plutôt qu'aux textes originels. Toutefois, il n'est pas possible d'affirmer qu'il ait jamais été lui-même longtemps un "pur" Kautskyen dans la mesure où son socialisme des premières années constitue surtout un syncrétisme, révélateur de l'influence tant de Kautsky que de Karl Liebknecht, de Nieuwenhuis et d'une tradition anti-étatiste qui, avec César de Paepe et Proudhon, a considérablement influencé les milieux intellectuels belges et français.

La guerre comme tournant intellectuel

La réorientation de la pensée de Henri de Man à la suite de l'éclatement du conflit mondial ne doit pas être présentée comme une césure brutale par rapport à ses positions d'avant-guerre, lesquelles avaient déjà évolué d'un alignement éphémère sur l'orthodoxie kautskyenne à une remise en question du déterminisme économique. Il est également erroné de se limiter à qualifier de "marxiste" l'attitude de De Man au P.O.B. avant 1914 : s'il se situe à l'extrême-gauche du parti, l'essentiel réside dans sa position théorique de critique du mouvement qu'il va conserver après 1918. Ainsi, l'évolution intellectuelle de Henri de Man ne peut être réduite à un "virage à droite" : le trait marquant en est plutôt le renversement de perspective qu'il opère en abandonnant sa critique marxisante de la pratique politique du parti belge pour se livrer à une "mise à l'épreuve des faits" du marxisme. Guy Desolre a, à juste titre, fait remarquer qu'avant 1914, De Man critique la "césure entre théorie et pratique dans le sens de la théorie et non dans le sens de l'adaptation de la théorie à la pratique".²³

Dès 1917-1918, De Man s'inscrit ouvertement dans une démarche typiquement révisionniste. Toutefois, deux phases sont à distinguer dans ce révisionnisme "de Mannien" : alors que la première (1914-1918), jalonnée par la parution de "The Remaking of a Mind"²⁴ et de "La Leçon de la Guerre"²⁵ se cantonne dans une critique du marxisme, la seconde -- dont les thèses sont exposées en 1926 dans "Au-delà du Marxisme" --²⁶ prétend fonder le socialisme moderne sur une exigence morale plutôt que sur une revendication socio-économique.

Il y a deux aspects à distinguer dans le rapport de Henri de Man à la guerre : d'une part, la crise morale d'un internationaliste convaincu -- collaborateur de Karl Liebknecht -- confronté à l'échec du mouvement ouvrier à éviter le conflit et d'autre part, le désarroi intellectuel d'un théoricien socialiste qui croit voir dans le nationalisme des prolétariats européens la preuve de l'impuissance du marxisme "vulgaire"²⁷ à mettre à jour les mobiles réels de l'action des masses.

La justification de son engagement personnel dans la guerre est plus ambiguë. Henri de Man s'est toujours défendu d'avoir adopté une attitude chauvine et a argué de sa "compréhension historique supérieure" (sic)²⁸ qui lui avait permis d'analyser le conflit mondial comme, au-delà de sa dimension de lutte à mort des puissances impérialistes mise en lumière par Lénine, un combat pour la préservation du minimum de démocratie garanti par les régimes des Alliés. Michel Brélaz²⁹ a qualifié de "jusqu'au-boutisme révolutionnaire" l'attitude de De Man mais ceci semble exagéré dans

la mesure où en envisageant de construire le socialisme sur l'acquis constitutionnel de démocraties libérales, il se rapproche surtout de la tradition réformiste d'Edouard Bernstein.

La place occupée par la démocratie dans le projet socialiste "de Mannien" a été diversement appréciée et la difficulté de cette appréciation tient en grande partie à ce que l'approche de Henri de Man conjugue élitisme et anti-étatisme. En d'autres termes, la méfiance -- héritée des anarchistes -- dont il fait preuve à l'égard de l'Etat ne s'accompagne pas, contrairement à Georges Sorel ou même à Lénine (dans "L'Etat de la Révolution"), de la revendication de l'exercice direct du pouvoir par les masses. La plupart des exégètes ont qualifié d'élitiste la démarche de De Man au vu de sa promotion dans les années 1920-1930 du rôle des intellectuels³⁰ dans la conduite du mouvement socialiste : cet aspect de sa pensée est manifeste bien plus tôt. Henri de Man, on s'en souviendra, s'était opposé en 1912, comme Louis de Brouckère, aux risques de débordements de la grève générale ; en 1918, les critiques qu'il adresse aux Bolchéviks portent sur la dimension "soviétique" de la révolution, autrement dit sur la conception d'une réalisation du socialisme basée sur l'œuvre d'une seule classe et dans le cadre autoritaire de la dictature du prolétariat. Par contre, il loue l'action de Kerensky³¹ et insiste sur la valeur de la démocratie politique -- qu'il dissocie du parlementarisme -- négligée par le marxisme dont les racines intellectuelles sont, selon lui, trop imprégnées par des contextes nationaux de despotisme étatique.

Le projet politique que De Man ébauche dans "The Remaking of a Mind" n'est pas un projet de rupture mais plutôt de dépassement³² ainsi, le socialisme, selon lui, ne doit pas apparaître comme la simple antithèse du capitalisme mais comme une orientation socialiste donnée aux potentialités -- illustrées par la prospérité des U.S.A. -- du capitalisme considéré en tant que système de production. On a parlé d'un projet de "démocratisation du capitalisme" : la définition n'est toutefois valable que pour autant que l'on tienne compte de ce que cette démocratisation ne se limite pas à la sphère politique. Si De Man affiche son scepticisme sur la viabilité d'une économie directement gérée par les travailleurs, il refuse d'identifier pour autant la gestion socialiste à une gestion étatique "par en haut". Selon lui, non seulement la conquête du pouvoir politique étatique est insuffisante pour garantir la construction du socialisme mais l'Etat lui-même est un gestionnaire incapable. Il soutient la viabilité³³ d'une économie socialiste mixte basée sur la coexistence d'un important secteur privé dirigé par des "techniciens" et de formes de démocratie industrielle limitées. Autrement dit, Henri de Man croit à l'existence -- qui lui aurait été révélée par la guerre -- de "certains intérêts et idéaux communs à toute la nation ou à toute l'Humanité sur lesquels fonder certaines formes de collaboration de masses et des partis."³⁴ Ces perspectives de collaboration de classe dégagées par De Man s'inscrivent non pas dans le cadre d'un projet d'intégration de la classe ouvrière à la société capitaliste -- il dénonce au contraire les tendances du prolétariat à l'embourgeoisement -- mais d'une tentative pragmatique d'utilisation des ressources du capitalisme au bénéfice du socialisme.

Ce projet de "socialisme nouveau" évoqué par De Man suppose une rupture avec la tradition marxiste de la IIème Internationale. Henri de Man s'avère, à bien des égards, proche des conceptions d'Edouard Bernstein : notamment par leur rejet commun des méthodes insurrectionnelles et dictatoriales et la conception interclassiste du socialisme. Toutefois, si De Man est comme Bernstein conscient de la nécessité d'adapter la théorie socialiste aux transformations du capitalisme moderne, la révision du marxisme chez De Man procède surtout d'une reconsideration, induite par la guerre, de l'importance des mobiles éthiques et de la superstructure idéologique en général et non d'une analyse économique. En outre, la révision de De Man va au-delà d'une théorisation du réformisme ambiant. Il est vrai que, ainsi que le fait remarquer Michel Brélaz, en 1919, Bernstein a septante ans et "le révisionnisme a achevé son intégration dans le système de références : il appelle à une révision".

Déçu par le patriotisme revanchard manifesté par des partis social-démocrates ralliés à l'Etat bourgeois, De Man quitte en 1919 une Europe, où fleurit la collaboration gouvernementale, pour les U.S.A.

Productivisme et socialisme

Les voyages de Henri de Man aux U.S.A.³⁵ constituent une phase cruciale de sa maturation intellectuelle même si le "cas américain" n'est pas en soi le thème central de sa réflexion.

Quelques années plus tôt, en 1905, le professeur Werner Sombart³⁶ avait remis en question les pronostics optimistes de Friedrich Engels, lequel, devant les grèves de 1886-1887, espérait voir une révolution s'éclater aux Etats-Unis endéans les dix ans. Dans ces "Lettres d'Amérique et du Canada", parues dans *Le Peuple* d'août 1919 à octobre 1920, De Man souscrit aux analyses de Sombart et constate à sa suite que l'explication déterministe offerte par le matérialisme historique est contredite par l'apathie politique du prolétariat de la nation la plus industrialisée du monde. En outre, la démonstration de la capacité de l'industrie nord-américaine à rencontrer les besoins matériels des masses l'amène à reconsidérer la conception socialiste classique de l'économie capitaliste.

Dans cette optique, Henri de Man entreprend, dans "Au Pays du Taylorisme",³⁷ de questionner la relation entre les doctrines productivistes, dont la méthode Taylor est le dernier avatar en date, et l'intérêt des travailleurs. Selon lui, l'augmentation de la production constitue une condition essentielle à l'élévation du niveau de vie des ouvriers, préalable indispensable à la réalisation d'une société socialiste, même si -- contrairement à ce qu'écrit Taylor -- elle ne l'induit pas automatiquement. Dès lors, l'opposition manifestée par les organisations syndicales à l'encontre du "scientific management" lui paraît obsolète et entachée d'*a priori* hérités des traditions corporatistes.

Sans se faire l'écho de l'optimisme libéral qui postule une identité des intérêts du prolétariat et des dirigeants capitalistes à l'augmentation de la production, De Man estime qu'ils sont compatibles moyennant certaines conditions parmi lesquelles l'instauration du contrôle ouvrier et l'épanouissement de la "joie au travail". Le contenu d'"Au Pays du Taylorisme" s'adresse en 1919 tant au P.O.B. qu'aux milieux gouvernementaux et industriels belges préoccupés par le relèvement d'une Belgique ravagée par la guerre. En effet, l'introduction dans l'industrie du "principe américain" fondé sur l'augmentation de l'Offre par la rationalisation de la production et de la Demande à travers l'élévation des salaires constitue une alternative à la politique économique classique basée sur la contradiction des coûts sociaux de production.

Henri de Man adhère à une forme de *scientific management* qui diffère fondamentalement du taylorisme par l'attention portée à l'individu dans le processus de production. Son approche entend en effet réhabiliter le travailleur non seulement en lui permettant d'exercer un contrôle politique sur la vie de l'entreprise mais aussi en tenant compte de ses besoins et aspirations instinctives telles qu'ils ont été mis à jour par la psychologie sociale alors balbutiante.

a. Le contrôle ouvrier

Dans le débat qui fut organisé à Morlanwelz en 1921³⁸ à l'occasion de la "Semaine Syndicale", De Man défend en matière de contrôle ouvrier une voie moyenne entre la conception "soviétique" et l'option soutenue par une partie du patronat américain, limitée à l'octroi aux syndicats d'un droit de regard aux syndicats et à l'actionnariat ouvrier. Selon lui, la démocratisation de l'atelier constitue une revendication socialiste beaucoup plus révolutionnaire que les mesures d'expropriation, lesquelles se limitent à modifier le régime juridique formel de l'entreprise. La dissociation qui s'est opérée dans l'histoire du capitalisme entre gestionnaires et actionnaires -- seuls véritables détenteurs du capital -- offre selon De Man la possibilité de concevoir un mode de démocratie industrielle limitée sous la forme d'une collaboration entre les ouvriers et la direction technocratique de l'entreprise qui satisfasse aux exigences fonctionnelles d'"efficiency" comme aux principes socialistes. La réorganisation à la fois démocratique et élitiste des "rapports d'atelier" qu'il propose est largement inspirée des pratiques américaines en matière de "collective bargaining" et des théories britanniques "guild socialist"³⁹ défendues par G.D.H. Cole, Hobson et Orage. Dans une certaine mesure, on peut avancer qu'elle préfigura le compromis néo-corporatiste mis en place en Europe après 1945.

Bien que De Man n'envisage pas la possibilité pratique d'une disparition complète d'un appareil étatique qui s'est complexifié depuis Karl Marx et Kropotkine, il est manifeste qu'il conçoit la démocratie industrielle comme une alternative partielle à la domination de l'Etat sur la société et il se distingue en cela des théories étatistes des marxistes kautskiens. Même si l'anti-étatisme de De Man s'est nourri à la lecture de Proudhon, l'ancien marxiste est sur la question de l'Etat surtout proche de Saint-Simon. En effet, loin de prôner un "régime contractualiste d'égalité", il envisage

un mode de gestion socialiste dans lequel une élite de capacité est appelée à se dégager et où les hiérarchies fonctionnelles sont maintenues au nom de l'"efficiency".

b. La "joie au travail"

La théorisation de Henri de Man relative à la réorganisation des rapports d'atelier inclut une réflexion sur les mobiles psychologiques et moraux du travail. En effet, De Man n'estimait pas que l'amélioration des conditions matérielles d'existence des travailleurs à l'extérieur de l'entreprise soit suffisante pour compenser la démotivation inhérente à la parcellisation des tâches induite par l'essor de la grande industrie. La démocratie industrielle offre l'avantage de faire de l'ouvrier "un élément actif participant à la vie de l'entreprise" mais elle ne pallie que partiellement les effets négatifs de la rupture du lien fondamental qui unit l'artisan à son oeuvre.

Ainsi qu'il l'explique dans "Der Kampf um die Arbeitsfreude"⁴⁰, fruit d'une vaste enquête psychologique menée dans le cadre de l'Académie du Travail de Francfort-sur-Main, le ressort d'une remotivation des masses est éthique. De Man s'oppose à l'hédonisme pour lequel le travail peut devenir une joie "si l'on détache l'activité instinctive de son but social"⁴¹ et affirme que la joie au travail ne renaîtra dans les ateliers que par la diffusion d'une éthique fondée sur "l'idée du travail-devoir comme dette envers la communauté".⁴²

Le recours par De Man à la psychologie sociale pour mettre en lumière l'importance des mobiles moraux dans l'épanouissement de cette "joie au travail" s'accompagne d'une contestation de la validité de la théorie de l'"homo oeconomicus" propre, selon lui, au marxisme "vulgaire", c'est-à-dire de la détermination des actes sociaux par les besoins acquisitifs. C'est sur la base de cette remise en cause de l'ontologie "marxiste" et de la politique social-démocrate sur laquelle elle se fonde qu'il entreprend dans les années suivantes sa tentative de rénovation de la théorie socialiste.

Le dépassement du marxisme

La production théorique de De Man dans les années 1926-1928 apparaît comme la synthèse de la réflexion qu'il a entreprise depuis le début du siècle. Ces années sont marquées par la publication en 1926, dans l'Allemagne de Weimar, du livre "Zur Psychologie des Sozialismus" et de sa traduction française sous le titre volontairement provocateur de "Au-delà du Marxisme". A l'époque de sa rédaction, entre 1922 et 1926, De Man enseigne à Francfort-sur-Main. Si l'ouvrage a un impact relativement réduit sur la praxis du S.P.D.⁴³ il s'inscrit néanmoins de plain-pied dans la crise doctrinale traversée alors par la social-démocratie allemande et tout le mouvement socialiste européen non bolchévik dont elle assume encore le leadership. En effet, si le mouvement socialiste a vu ses effectifs considérablement s'accroître après la 1re Guerre Mondiale et si la représentation parlementaire lui a permis depuis la généralisation du Suffrage Universel d'obtenir une amélioration de la situation matérielle des masses, il souffre parallèlement d'un appauvrissement intellectuel caractérisé par l'incapacité à adapter sa doctrine aux conditions économiques et culturelles de l'ère nouvelle de la production et de la consommation de masse.

L'écart entre la théorie et la praxis des partis sociaux-démocrates va croissant et le contraste entre une rhétorique révolutionnaire et une pratique réformiste est flagrant. Henri de Man diagnostique l'incompréhension du marxisme de la psychologie des masses et de la nature même du socialisme.

La critique du marxisme développée par Henri de Man s'articule autour de deux axes. Dans un premier temps, De Man vise à remettre en question la validité du marxisme en tant que système de connaissance absolu : selon lui, le rationalisme marxiste, son déterminisme et son recours systématique à la causalité matérielle constituent autant d'indices de sa nature de production intellectuelle propre et particulière au XIXe siècle⁴⁴ et par conséquent de son caractère obsolète. Selon lui, la formulation scientifique qu'a donnée Marx à son projet politique était destinée à en renforcer la crédibilité dans un siècle positiviste et matérialiste mais a aussi contribué à occulter l'inspiration éthique et la dimension volontariste du socialisme. A partir de là, De Man entreprend, dans un deuxième temps, de cerner la responsabilité paradoxale du marxisme dans la crise que traverse la social-démocratie dans les années 1920.

De Man affirme que l'argumentation économique du matérialisme historique a favorisé l'identification du projet socialiste de société à une somme de revendications matérielles et par

conséquent le développement de stratégies exclusivement réformistes ainsi que le phénomène d'"embourgeoisement des masses", c'est-à-dire leur intégration à l'Etat-Nation capitaliste.⁴⁵ Selon De Man, le recours par le mouvement socialiste au marxisme comme théorie sur laquelle fonder son action politique a provoqué "la déviation du mobile socialiste initial sous l'influence d'une activité que ce mobile même a enclenchée". Il parle à ce sujet également de "transmutation du moyen dans le but". En d'autres termes, le moyen que constitue la lutte pour l'obtention de réformes immédiates se substitue à l'objectif révolutionnaire initial et annihile par là toute perspective réelle de transformation radicale.⁴⁶ Rappelant la situation de la classe ouvrière américaine, il montre en quoi il n'y a pas coïncidence, mais uniquement convergence, entre la satisfaction des besoins matériels des masses et l'idéal socialiste, fruits d'efforts d'élaboration théorique d'intellectuels. Il ajoute que la démonstration pseudo-scientifique de l'inéluctabilité du triomphe socialiste, qui avait le don de stimuler le mouvement à son "stade missionnaire", a ensuite favorisé les attitudes attentistes des dirigeants de l'Internationale et des prolétaires eux-mêmes.

Selon De Man, l'essence du socialisme est éthique : si le mouvement socialiste n'était guidé que par l'intérêt matériel du prolétariat, il se réduirait, selon ses dires, à un "mouvement capitaliste de la classe ouvrière".⁴⁷ La revendication socialiste comme réaction éthique trouverait son origine dans un complexe de dispositions instinctives. Pour De Man, ce que le marxisme vulgaire entend par lutte des classes constitue en fait un exutoire destiné à rétablir l'équilibre psychologique des travailleurs frappés par un "complexe d'infériorité sociale" défini comme frustration de l'instinct d'auto-estimation et non une révolte contre une situation d'exploitation économique. Selon De Man, l'existence objective d'une inégalité sociale n'implique en effet pas ipso facto la formation d'un sentiment d'exploitation chez le travailleur. L'apparition d'un tel sentiment suppose un jugement de valeur, "un sentiment bien déterminé du droit",⁴⁸ au nom duquel les travailleurs ressentent cette situation objective comme injuste. D'après l'ancien marxiste, ce principe juridique est hérité du christianisme.

Le refus de De Man d'analyser le socialisme comme une doctrine du prolétariat a différentes implications. Tout d'abord, il ôte toute légitimité à un projet révolutionnaire socialiste qui se fonderait sur la dictature de cette classe et valorise par conséquent a contrario le principe démocratique. En second lieu, il permet de reconsiderer la place des intellectuels dans le mouvement socialiste.

Tout en déplorant la pauvreté de la réflexion entreprise au sein de la IIe Internationale sur la place des intellectuels dans le mouvement socialiste, De Man fait état de l'importance croissante jouée par ceux-ci dans la société moderne compte tenu de la diversification des fonctions. Il va jusqu'à considérer que les intellectuels constituent une "classe sociologique nouvelle"⁴⁹ et distincte, dont l'émergence est liée à la spécialisation des fonctions directrices. Henri de Man justifie qu'il porte aux intellectuels en vue d'une rénovation du socialisme par la nature communautaire du mobile de travail qui leur est particulier : le mobile de service. Selon Henri de Man, c'est la diffusion dans l'ensemble du corps social de ce mobile de service⁵⁰ qui devait permettre d'arracher les masses à leur embourgeoisement en les faisant accéder à une compréhension qualitative du "bonheur". En d'autres termes il s'agit d'oeuvrer à "l'élimination du capitalisme en tant que principe ordonnateur de la société"⁵¹ tout en conservant une économie capitaliste qui a prouvé aux USA sa capacité à satisfaire les besoins matériels des masses. Le projet de "socialisme nouveau" de Mannien consiste en une instrumentalisation du capitalisme et en une réactivation des mobiles éthiques au sein du mouvement socialiste. Henri de Man revendique pour son projet une filiation avec le *guild socialism*⁵² qui se proposait de réaliser le socialisme en convertissant à sa cause les intellectuels qui constituent déjà la classe aquisitive en "société fonctionnelle".

Henri de Man, le marxisme et Marx

La publication des thèses de De Man provoqua un certain émoi dans les milieux de l'Internationale et provoqua des répliques courroucées de la part de Karl Kautsky et d'Emile Vandervelde. L'un des arguments récurrents de la critique de "Au-delà du Marxisme" par l'orthodoxie marxiste est l'incompréhension de De Man de l'enseignement de Marx et Engels.

Les articles de Karl Schröder et de Karl Kautsky, entre autres⁵³, accusent le théoricien belge d'avoir construit un marxisme caricatural, un marxisme "croque-mitaine" pour mieux déprécier ce qui, selon eux, doit rester la seule et unique doctrine du mouvement socialiste.

Si d'un point de vue d'exégètes de l'oeuvre de Marx⁵⁴, ils ont sans doute raison, ils négligent par contre totalement le fait que Henri de Man a opéré un distingo entre critique de Marx et critique du marxisme. De Man notait à cet égard que le marxisme ne se résumait pas à Marx mais lui avait survécu et avait connu dès lors une évolution.⁵⁵ Sa critique se présente comme celle du "marxisme vulgaire",⁵⁶ c'est-à-dire du marxisme tel qu'on le pratique et tel qu'on l'a compris dans les rangs de la IIe Internationale.⁵⁷

Loin de critiquer Marx en soi, dont il souligne au contraire l'apport révolutionnaire à l'élaboration d'une doctrine d'action du mouvement socialiste, il se limite à constater que le système théorique de ce dernier est trop lié à la philosophie et aux circonstances socio-économiques du XIXe siècle que pour rester opératoire. C'est sur la perpétuation de la référence à cet enseignement, d'ailleurs passablement caricaturé par les marxistes eux-mêmes, qu'il axe sa critique. Ce qui est confirmé par son virage théorique de 1932-1933 vers Marx et Luxemburg.

Par conséquent, il faut voir dans "Au-delà du Marxisme" essentiellement une critique du "kautskysme", c'est-à-dire d'une compréhension darwinienne et hyper-matérialiste de Marx et des méthodes de direction du mouvement socialiste qui en sont déduites. Quel que soit le niveau intellectuel des préoccupations de De Man, sa critique du marxisme apparaît plus comme une "critique fonctionnelle" dérivée de la nécessité de donner une nouvelle vie au mouvement que d'un souci théorique.⁵⁸ Henri de Man écrivait d'ailleurs qu'il ne reconnaissait "pour juger le marxisme qu'un étalon de valeur... c'est-à-dire la façon dont il a fait ses preuves en tant que méthode de faire l'histoire".⁵⁹ Autrement dit, Henri de Man a laissé à d'autres la question de savoir "ce que Marx a réellement dit"... du moins jusqu'à la découverte des écrits de jeunesse de ce dernier.

En effet Henri de Man n'a pas tardé à réévaluer l'importance de Marx lors de la publication de 1931 des "Manuscrits de 1844". Dans l'article "Der neu Entdeckte Marx" publié en 1932 par la revue théorique de la social-démocratie autrichienne *Der Kampf*, on y lit un De Man devenu "marxien", satisfait de découvrir un "Jeune Marx" préoccupé d'éthique et d'humanisme. Il écrit : "Ce Marx-là est réaliste et non matérialiste... le refus de l'idéalisme philosophique ne l'incite pas à opposer la réalité supérieure de la matière à la prétendue réalité supérieure de l'idée...; au lieu de vouloir substituer aux "causes spirituelles" les causes "matérielles", il considère les unes et les autres comme objectivations et manifestations autonomes,... de processus partiels d'un processus... unique et total".⁶⁰ De Man est également très enthousiaste de voir Marx aborder la problématique de l'aliénation, selon lui sous l'angle de la joie au travail, autrement dit dans une perspective non exclusivement économique.⁶¹ En définitive, le théoricien belge considère que cette lecture des Manuscrits de 1844 corrobore sa thèse de "Au-delà du marxisme" selon laquelle il n'y aurait pas de "marxisme scientifique" mais la rationalisation par Marx de ses impulsions éthiques dans la terminologie scientifique propre au XIXe siècle.

Le parallèle que l'on est tenté de lancer devant l'attitude d'une orthodoxie marxiste qui condamne "Au-delà du marxisme" et qualifie les Manuscrits de 1844 d'oeuvre mineure et immature, vient paradoxalement renforcer le point de vue de Henri de Man.

Le bilan de l'entreprise de De Man

L'ambition de Henri de Man ne se limitait pas à développer une critique radicale de la tradition orthodoxe du marxisme répandue dans la IIe Internationale, mais touchait également à l'élaboration d'une doctrine nouvelle, dont "Au-delà du marxisme" jetait les fondements théoriques.

Sur le plan de la pratique politique, ce projet tourna court. La revue "Jungsozialismus"⁶² dont De Man était un des promoteurs principaux, ne vit jamais le jour ; or, en réunissant des personnalités comme le socialiste religieux Paul Tillich ou Carlo Mierendorff, elle aurait dû promouvoir, au sein de la social-démocratie allemande, un renouveau intellectuel sur la base de l'adhésion à une conception éthique du socialisme. Les "thèses", adoptées à l'issue du colloque de Heppenheim en 1928⁶³ ne furent jamais qu'un programme sans lendemain.

Par la suite, De Man continua toutefois à collaborer à la "Neue Blätter für den Sozialismus" à la diffusion de ce socialisme éthique.

Sur le plan de la théorie, on peut s'interroger sur la valeur de la démarche de Henri de Man lorsqu'il tente de dégager un socialisme nouveau : en d'autres termes, a-t-il réussi à dépasser le stade d'une critique du marxisme?

Ainsi Antonio Gramsci, autre critique de la social-démocratie des années 1920, reconnaissait à De Man⁶⁴ le mérite d'avoir contribué à l'étude de la psychologie des masses, mais il critiquait durement les "limites du descriptivisme de l'analyse psycho-sociale"⁶⁵ entreprise par ce dernier. Pour Gramsci, non seulement De Man n'a souvent fait que s'approprier l'analyse de Veblen de la psychologie ouvrière, mais il a créé une "nouvelle méthode de mathématique sociale"⁶⁶ qui ne se fonde que sur un critère dégagé empiriquement.

Cette étude psychanalytique "nébuleuse"⁶⁷ du mouvement ouvrier aboutit en outre selon Gramsci paradoxalement à une nouvelle forme de fatalisme -- alors que pour des commentateurs traditionnels comme Peter Dodge, de l'œuvre de De Man, ce dernier est un théoricien volontariste -- : Gramsci écrit "... que la philosophie de la praxis doive étudier objectivement ce que les hommes pensent d'eux-mêmes et des autres, cela ne fait pas de doute, mais doit-elle accepter comme éternelle cette manière de penser? ne serait-elle pas là la pire des attitudes mécaniste et fataliste?"⁶⁸

Les limites de l'approche psychologisante de Henri de Man ont été soulignées par d'autres auteurs moins prestigieux que le théoricien italien. Bien que certains commentateurs soulignent la filiation de De Man avec Bergson comme dominante parce que ce dernier a condamné "toute tentative de ramener la réalité psychologique... à la connaissance scientifique",⁶⁹ De Man a emprunté à des auteurs très divers et cet éclectisme mine la cohérence de son oeuvre. En outre, la connaissance en psychologie a progressé depuis Wundt et Carleton Parker. Enfin, en privilégiant une telle approche, De Man a négligé d'intégrer tous les aspects de la réalité sociale⁷⁰ : par exemple, selon G. Desolre, il a ainsi dans son étude de la problématique de l'aliénation,⁷¹ omis de distinguer entre rapport au travail en soi et rapport au travail salarié.

Si la théorie de Henri de Man de l'origine du socialisme se réfère à une explication de type psychologique souvent contestable, sa conception de la réalisation du socialisme se fonde sur le rôle clef des intellectuels, or, ce dernier point est également sujet à caution.

La dimension élitiste manifeste de De Man, vraisemblablement héritée du fabianisme et de Saint-Simon et aiguisée par son propre constat de l'inaptitude des mobiles des masses à donner au mouvement social-démocrate une orientation véritablement socialiste, l'a conduit à surestimer le rôle des intellectuels. Alors que Gramsci, qui, comme le Belge, a insisté sur l'importance des superstructures, reconnaît aux intellectuels une importance "organique"⁷² dans l'exercice de l'hégémonie sociale par une classe, Henri de Man fait d'eux un groupe social autonome dont le mobile de travail est fondamental pour le socialisme. Cette théorie de l'autonomie des intellectuels, et par conséquent de l'Etat, repose notamment chez De Man⁷³ sur l'argument selon lequel ce groupe peut grâce à l'enseignement assurer sa propre reproduction de façon indépendante des rapports de classe définis par le marxisme. Les études de Pierre Bourdieu⁷⁴ ont depuis lors contribué à montrer combien cette réduction du rôle de l'enseignement à une reproduction fonctionnelle et "neutre" des élites dirigeantes était illusoire. L'enseignement assure également une fonction de reproduction sociale et contribue par là à la reproduction des rapports de classe. De Man sous-estime en outre complètement le poids de l'appartenance sociale, souligné par Ralph Miliband par exemple,⁷⁵ sur le comportement de ces "élites fonctionnelles" et sa présentation du mobile de travail des "intellectuels" comme a priori communautaire pêche par idéalisme.

En définitive, à cette époque, Henri de Man apparaît bien plus comme un théoricien révisionniste interpellé par l'évolution petit bourgeoise du mouvement et par son appauvrissement intellectuel que comme le défricheur d'une troisième voie pour le socialisme, entre bolchévisme et réformisme social-démocrate. C'est seulement la théorisation planiste qui satisfera cette dernière ambition. Le De Man de "Au-delà du marxisme" est bien plus proche du jeune marxiste qui, avec Louis de

Brouckère en 1910, critiquait les limites de l'économisme du socialisme belge que du "fossoyeur du marxisme" que l'orthodoxie frileuse du S.P.D. avait cru identifier.

Notes

1. Z. Sternhell, **Ni Droite ni Gauche**, Paris 1983
2. M. Télo, **Le New Deal Européen**, Bruxelles 1989
3. Il s'agit du **Colloque International sur l'Oeuvre de Henri de Man** organisé par la Faculté de Droit de l'université de Genève les 18, 19 et 20 juin 1973 sous la présidence du professeur Ivo Rens. Les Actes du Colloque et le n° 34 de la **Revue Européenne des Sciences Sociales** paru en 1974 en résument les débats. Parmi les participants : H. Balthazar, P. Dodge, M. Brélaz, M. Grawitz.
4. La crise de 1929 rapproche De Man de problèmes politiques pratiques et immédiats, à savoir la théorisation d'une alternative politico-économique à la crise des années 1930, et le conduit à une relecture des textes de Marx et de Rosa Luxemburg.
5. Les livres de Peter Dodge et de Mieke Claeys-Van Haegendoren constituent une mine de renseignements sur la biographie de De Man et offrent une vision évidemment plus critique que les autobiographies de ce dernier. P. Dodge est l'auteur de **A documentary Study of Hendrik de Man, Socialist Critic of Marxism** paru en 1979 à Princeton et de **Beyond Marxism : the faith and works of Hendrik de Man** à La Haye en 1966. M. Claeys-Van Haegendoren a publié de son côté **Hendrik de Man, een Biografie** à Anvers en 1972.
6. F.D. Nieuwenhuis, **Le Socialisme en Danger**, Bruxelles, 1892, p.16. L'expression reviendra fréquemment sous la plume de De Man dans les années 1920.
7. **Au-delà du marxisme** est tout entier consacré à ce problème.
8. De Man et Liebknecht ont collaboré ensemble à la promotion du débat anti-militariste en Allemagne et à la mise sur pied de la Fédération Internationale des Jeunes Socialistes. Sur cette question, voir M. Brelaz, **Henri de Man, une autre idée du Socialisme**, Genève, 1985, p. 139.
9. Lire à ce sujet M. Liebman, **Les Socialistes Belges**, Bruxelles, 1941, p. 91
10. H. de Man, **Het Tijdvak der Demokratie**, Gand, 1907.
11. Le **Leipziger Volkszeitung** refusa de faire paraître es **Sozialistische Reisebriefe** de Henri de Man dans ses pages politiques et les reléguera dans le feuilleton.
12. P. Dodge, op.cit., p. 73.
13. Ceci est rapporté par De Man dans **Après Coup**, Bruxelles, 1941, p. 91.
14. Ces articles ont été édités en 1965 en Belgique à l'initiative de la Fondation Jacqmotte sous le titre de **Mouvement Ouvrier en Belgique**.
15. Lire à ce sujet l'introduction de M. Steinberg à H. de Man, L. de Brouckère, **Le Mouvement Ouvrier en Belgique**, Bruxelles, 1965.
16. M. Liebman, op. cit., p. 124.
17. H. de Man, L; de Brouckère, op. cit., p. 64.
18. M. Steinberg, op. cit., p. 30.
19. On consultera à ce sujet les articles du n° d'avril-mai 1913 du journal **La lutte des Classes** qui constituait l'organe francophone de ce groupe marxisant auquel adhérait De Man.
20. Lire à ce sujet les articles consacrés par M. Salvadori au "kautskysme" et édités par l'institut Feltrinelli, cf. en français Institut Feltrinelli, **Histoire du marxisme contemporain**, Paris, 1976.
21. En matière de pédagogie socialiste, De Man n'a pas laissé d'écrits théoriques importants mais a animé activement la "Cellule d'Education" avant 1914, la "Centrale d'Education Ouvrière" et l'"Ecole Ouvrière Supérieure" dans les années 1920. Lire à ce sujet J.L. Degée, **Le Mouvement d'Education Ouvrière en Belgique**, Bruxelles, 1986.
22. H. de Man, L. de Brouckère, op. cit., p. 41.
23. Extrait d'une intervention de G. Desolre au colloque de Genève, dans **Actes de Colloque International sur l'Oeuvre de Henri de Man**, Genève, 1973.
24. H. de Man, **The Remaking of a Mind ; a Soldier's Thought on War and Reconstruction**; New York, 1919.
25. H. de Man, **La Leçon de la Guerre**, Bruxelles, 1920.
26. H. de Man, **Au-delà du marxisme**, Paris, 1929.

27. De Man entend par là la réduction simpliste de l'oeuvre de Marx à une série de dogmes par les théoriciens de la IIe Internationale. Il affirme lui-même ne pas s'intéresser aux écrits de Marx, lesquels n'intéresseraient plus que les "philologues" (sic), mais à ce que les marxistes en ont retenus.
28. H. de Man, *The Remaking of a Mind*, op. cit., p. 46.
29. M. Brélaz défend cette thèse dans l'article *Pacifisme et Internationalisme* dans la première partie de l'oeuvre de Henri de Man publié par *La Revue Européenne des Sciences Sociales et Cahiers Vilfredo Pareto*, T XII, 1974; n° 31, p. 223 et suivantes.
30. Emile Vandervelde, notamment, a défini l'élitisme de De Man de manière réductrice comme un "supersocialisme d'intellectuels".
31. H. de Man, op. cit., p. 243.
32. H. de Man, *La Leçon de la Guerre*, op. cit., p. 30.
33. Idem.
34. Idem p. 32.
35. Henri de Man débarqua pour la première fois en 1917 aux USA, chargé par le gouvernement belge d'étudier les méthodes industrielles américaines susceptibles d'être importées en Europe. Il devait y retourner peu après la conclusion de la Paix de Versailles et y étudier les pratiques syndicales de la très conservatrice American Federation of Labour dirigée par Samuel Gompers mais aussi du mouvement anarchisant baptisé "International Workers of the World". L'échec de sa candidature à la chaire de psychologie sociale à l'Université de Washington, l'amena à rentrer en Europe et à accepter l'offre de Vandervelde d'animer l'"Ecole Ouvrière Supérieure". On consultera à ce sujet ses biographies.
36. W. Sombart, *Why is there no Socialism in the United States*, Londres, 1976.
37. H. de Man, *Au Pays du Taylorisme*, Bruxelles, 1919.
38. On se référera au compte rendu sténographique de la Semaine syndicale de Morlanwelz (organisée du 4 au 10 septembre 1921) qui existe à Bruxelles dans les collections de la bibliothèque de l'Institut Emile Vandervelde.
39. G.D.H. Cole, *Self-Government in Industry*, Londres, 1918.
40. *La Joie au Travail*, ouvrage tardivement traduit (en 1930) en français est le fruit d'une série d'enquêtes socio-psychologiques menées par De Man au début des années 1920 alors qu'il était chargé par l'Académie du travail de Francfort-sur-Main de donner des cours sur la psychologie de l'ouvrier d'industrie. Il présenta son travail comme le complément de ses expériences en Belgique, en Angleterre et aux USA. Selon Marvin Jay, le bruit -- démenti par Pollock -- courut que De Man avait été invité à Francfort pour qu'il serve de "contre-poids" à l'orientation marxiste de l'Institut, cf M. Jay, *L'Imagination dialectique, L'Ecole de Francfort 1923-1950*, Paris, 1977, p. 110.
41. H. de Man, *La Joie au Travail*, Paris, 1930, p. 177.
42. Idem.
43. F. Grosse, *Henri de Man et les socialistes-démocrates allemands* avant 1933, dans *Revue Européenne des Sciences Sociales et Cahiers Vilfredo Pareto*, op. cit. En fait, l'ouvrage de De Man s'inscrit dans le débat animé au sein de S.P.D. par le courant minoritaire des "Jeunes Socialistes" de Max Westphal qui milite pour la promotion d'une conception éthique, humaniste et volontariste du socialisme. L'opposition manifestée par les marxistes orthodoxes et les dissensions internes du mouvement nuirent à l'épanouissement du débat. En outre, la crise de 1929 imposa de nouvelles priorités à l'ordre du jour.
44. H. de Man, *Au-delà du marxisme*, Paris, 1974, p. 290.
45. Idem, p. 316.
46. Idem, p. 269.
47. L'expression est d'André Philip.
48. A. Philip, *Henri de Man et la Crise Doctrinale du Socialisme*, Paris, 1928, p. 80. L'ouvrage constitue une vulgarisation et un abrégé des thèses de De Man.
49. H. de Man, *Au-delà du Marxisme*, op. cit., p. 185.
50. De Man ne considère pas pour autant que l'intérêt acquisitif "ne joue aucun rôle dans le comportement social des intellectuels mais, selon lui, dans la mesure où celui-ci est déjà largement satisfait par les rémunérations attachées aux fonctions de direction, c'est le mobile de service qui constitue le mobile de travail déterminant. Il est

important de noter que De Man ne définit pas le travail intellectuel par opposition au travail manuel mais qu'il entend par là ce qui a trait à la fonction dirigeante en général. En d'autres termes, sa définition des "intellectuels" se rapproche plus ou moins de la définition actuelle des "technocrates".

51. H. de Man, *Au-delà du marxisme*, op. cit., p. 102.
52. Idem, p. 202.
53. M. Brélaz, . H. de Man, *une autre idée du Socialisme*, op. cit., p. 374.
54. idem
55. Henri de Man, *Au-delà du marxisme*, op.cit., p. 354.
56. Idem, p. 356.
57. Le reproche de De Man vise tant les sociaux-démocrates que les communistes, "véritables usufruitiers de l'héritage marxiste" qui "ne comprennent pas Marx par rapport à son époque mais... l'utilisant pour les tâches de leur époque" dans *Au-delà du marxisme*, op. cit.
58. A.M. Van Peski, *La Critique du Marxisme chez Henri de Man et quelques néo-marxistes*, dans *Revue Européenne des Sciences Sociales et Cahiers Vilfredo Pareto*, op. cit., p. 13.
59. Henri de Man, *Au-delà du Marxisme*, op. cit., p. 309.
60. Henri de Man, *Marx Redécouvert*, Genève, 1980, pp. 63-65.
61. Idem, pp. 35-37.
62. A ce sujet, on se référera à M. Brelaz, op. cit., p. 422 à p. 426.
63. Ce colloque de Heppenheim réunit du 31 mai au 2 juin 1928 une série d'intellectuels amenés à débattre sur les thèmes des "fondements du socialisme" et de "socialisme et style de vie personnel". A l'issue des exposés auxquels avaient participé des personnalités telles que Tillich, Heimann ou Martin Buber, il fut décidé s'organiser de nouvelles conférences et de donner une structure politique au mouvement : ce ne fut jamais réalisé. Quant aux "thèses" de Heppenheim, elles constituent en fait un résumé des positions de De Man.
64. A. Gramsci, *Gramsci dans le Texte*, Paris, 1975, p. 317.
65. M. Telo, *Le New Deal Européen*, Bruxelles, 1988, p. 94.
66. A. Gramsci, op. cit., p. 317.
67. M. Telo, op. cit., p. 94.
68. A. Gramsci, *Oeuvres choisies*, Paris, 1959, p. 118-119, cité par G. Desolre, op. cit. On se trouve par conséquent confronté à deux interprétations contradictoires de la pensée de Henri de Man selon que l'on se réfère à Peter Dodge ou à Antonio Gramsci. En fait, P. Dodge s'est borné à reproduire l'appréciation que De Man donnait de sa propre théorie en accord avec sa définition d'un mobile socialiste qui s'origine dans l'éthique d'une élite d'intellectuels. En deuxième analyse, on peut par contre considérer avec Gramsci que le pessimisme manifesté par De Man dans l'appréciation du rôle historique des masses relève d'un fatalisme affublé des attributs de la psychologie sociale.
69. P. Osterrieth, *Cours de Psychologie*, Bruxelles, 1966, p. 11.
70. G. Desolre, op. cit., p. 44.
71. Idem, p. 48.
72. Dans la conception gramscienne, "chaque groupe social... crée en même temps que lui, organiquement, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans la domaine politique et social", in *Gramsci dans le texte*, op. cit., p. 597.
73. Henri de Man, *Au-delà du Marxisme*, op. cit.
74. P. Bourdieu.
75. R. Miliband, *Les serviteurs de l'Etat dans la société Capitaliste*, Paris, 1982, p. 136 à 165.

Masses et intellectuels dans les conceptions théoriques de De Man, du début du siècle à la crise des années 1920¹

L'assimilation par Emile Vandervelde en 1928² des thèses exprimées dans "Au delà du Marxisme" à un "supersocialisme d'intellectuels" a contribué à occulter le caractère novateur de la réflexion de Henri de Man sur la place des "intellectuels" dans la société capitaliste moderne, alors que cette réflexion anticipe les développements ultérieurs consacrés, notamment par la Théorie Critique³, à la transformation de la société de classes en société de masse.

Le rapport de De Man aux Masses avant 1914

En 1907, dans un opuscule intitulé "Het Tijdvak der Demokratie"⁴, De Man -- récemment rallié au marxisme après avoir été un temps séduit par les thèses anarchistes -- affiche une fidélité sans faille à l'interprétation rigide que donne Karl Kautsky du matérialisme historique, et en particulier à la croyance du rôle fondamental à jouer par le prolétariat dans les transformations sociétales.

Quelques mois plus tard, son étude du régime britannique le mène, ainsi qu'en témoignent les "Sozialistische Reisebriefe"⁵ parues dans la "Leipziger Volkszeitung", non seulement à questionner la validité d'un marxisme incapable à ses yeux d'expliquer l'absence de révolutionarisme dans un des prolétariats industriels les plus importants du monde (son voyage entrepris aux USA le conduit aux mêmes conclusions et à une révision explicite du marxisme "vulgaire"), mais à reconstruire l'aptitude des masses ouvrières à assumer la mission historique dévolue par Marx et Engels.

Au sujet de ces "Lettres de Voyage", Karl Radek aurait dit⁶: "C'est le début d'une hérésie et je sens d'avance l'odeur du bûcher"... le "début" seulement, puisque Henri de Man n'y aborde encore que de manière descriptive la problématique de l'"embourgeoisement" de la classe ouvrière. De même, sa célèbre critique de l'économisme du Parti Ouvrier Belge parue en 1911⁷ dans la "Neue Zeit" tend essentiellement à mettre en cause la responsabilité des cadres du parti -- et non de la base ouvrière -- dans l'inertie du mouvement socialiste et s'accompagne d'un appel au renforcement de l'action syndicale à travers la relance de la lutte des classes.

Si, dans les années qui précèdent le déclenchement du premier conflit mondial, Henri de Man développe dans le cadre d'un éphémère "Groupe Socialiste Révolutionnaire"⁸ une critique du "socialisme d'épicier" de Vandervelde et Anseele qui emprunte ses accents à Georges Sorel, il se garde de tout rapprochement avec la tendance ouvrière et anarcho-syndicaliste de J. Jacqmotte. En outre, à l'occasion de la grève générale de 1913, De Man, aux côtés de Louis de Brouckère, appelle le prolétariat au calme et rejoint la direction du parti dans le souci d'éviter tout débordement insurrectionnel.⁹

Par conséquent, avant-guerre, De Man, malgré sa fréquentation de Karl Liebknecht¹⁰ et sa propre activité en Belgique, n'apparaît pas comme un théoricien "spartakiste" du spontanéisme révolutionnaire, mais comme un grand bourgeois dont l'adhésion au socialisme est éthique et qu'une éducation cosmopolite a rapproché de l'intelligentsia marxiste allemande et autrichienne. Il est malaisé de cerner son attitude par rapport aux masses ouvrières, faite d'une déception évidente devant le matérialisme de leurs aspirations idéalisées par les intellectuels socialistes du XIX^e siècle et d'un "paternalisme" dont témoigne l'importance qu'il accorde à l'éducation ouvrière dans la relance de la lutte des classes. Sur ce dernier point, De Man reste proche de Karl Kautsky et de sa "theory of consciousness from without"¹¹ selon laquelle la conscience de classe ne peut surgir mécaniquement des luttes économiques mais d'un effort pédagogique.

Elitisme et révisionnisme

Après-guerre, l'intérêt porté par De Man au rôle des élites dans le changement social se développe parallèlement à la remise en question¹² de l'ontologie marxiste à la lumière des acquis de la psychologie sociale balbutiante grâce à laquelle il entend approfondir son étude de l'intégration des masses à la société capitaliste. Toutefois, cet "élitisme" procède plus d'une tentative d'aménagement de la doctrine socialiste aux mutations d'un capitalisme génératrice d'une consommation de masse apte à satisfaire l'"intérêt acquisif" des travailleurs que d'une négation de cette doctrine.

L'élitisme "de manien" s'origine dans une réévaluation de l'importance des "intellectuels" au sein de l'organisation économique et politique de la société capitaliste moderne. Il est sur ce point

capital de préciser qu'il entend par "intellectuels" les "dirigeants" par opposition aux masses plutôt que les intellectuels par opposition aux manuels. Selon lui, les intellectuels constituent une "classe sociologique nouvelle"¹³ dont l'émergence est liée à la spécialisation des fonctions directrices de la société, en particulier dans les domaines de l'entreprise et de la direction politique des Etats. De Man maintient que ce groupe social constitue une classe et il oppose à la thèse marxiste de l'homogénéité de la classe dominante le fait historique de la séparation, liée à l'apparition de la Société Anonyme, entre actionnaires (seuls capitalistes authentiques) et gestionnaires. Il rejette en outre l'assimilation, par l'orthodoxie marxiste, des intellectuels à un "prolétariat en faux col", laquelle repose selon lui sur "le malentendu qui consiste à croire que tout salarié qui ne fait pas du travail manuel est pour cela un travailleur intellectuel".¹⁴

Dans les années 1920, Henri de Man justifie son intérêt pour cette classe nouvelle, dans la perspective d'une rénovation du socialisme, par le mobile de travail qu'il lui attribue : arbitrairement un mobile "de service" d'inspiration intrinsèquement communautaire, contrairement au mobile "acquisitif"¹⁵ censé animer les masses. Il ajoute avec optimisme que les obstacles mis par l'organisation capitaliste du travail à l'épanouissement de leur mobile favorise d'autant plus le rapprochement des intellectuels de la cause socialiste. Dans le raisonnement de De Man, la réalisation du socialisme est associée à la diffusion dans l'ensemble de la société du mobile de travail des intellectuels¹⁶: il s'agit selon ses propres termes d'oeuvrer à "l'élimination du capitalisme en tant que principe ordonnateur de la société"¹⁷ tout en maintenant une économie capitaliste qui a prouvé aux USA, avant le Krach de 1929, sa capacité à satisfaire les besoins matériels des masses. En d'autres termes, le "socialisme nouveau" de De Man vise à une instrumentation du capitalisme et à une réactivation des mobiles éthiques au sein du mouvement social-démocrate. De Man se revendique, à l'occasion, d'une filiation guild socialist : des néo-fabiens comme Cole, Obson ou Orage se proposaient en effet de réaliser le socialiste par la conversion des intellectuels à leur cause et l'introduction concomitante de la démocratie industrielle.

Quelle que soit l'importance du rôle dévolu aux intellectuels par sa doctrine, elle n'implique pas la subordination aveugle des masses ouvrières à une forme saint-simonienne de gouvernement de technocrates et de savants. La façon dont De Man envisage notamment l'organisation de la démocratie industrielle témoigne d'un souci d'équilibrer les pouvoirs de la technocratie dirigeante et des masses. S'il met en doute, dans les débats de la "Semaine syndicale de Morlanwelz"¹⁸ la viabilité d'une gestion de l'économie par des soviets de travailleurs en invoquant la nécessité fonctionnelle du maintien des hiérarchies au sein des entreprises, il revendique l'introduction de la démocratie jusque dans les ateliers et la mise en place de formes de coopération entre travailleurs et techniciens.

En définitive, l'inspiration des conceptions élitistes sur lesquelles le projet révisionniste de manien à la veille de la crise de 1929 est fondé, ne peut être réduite à la méfiance atavique d'un grand bourgeois pour les masses, mais trouve son origine dans une réflexion novatrice sur les conséquences pour la stratégie socialiste des mutations de la société capitaliste. On peut avancer que cet élitisme, vraisemblablement hérité du fabianisme et de la tradition saint-simonienne, mais aiguisé par le constat de l'inaptitude des mobiles psychologiques des masses à conserver au mouvement ouvrier sa vocation socialiste, l'a conduit à surestimer le rôle des intellectuels. Sa conception extrême -- alors que Gramsci ne leur reconnaît qu'une importance "organique"¹⁹ -- de l'autonomie des intellectuels, pilier de sa théorie, repose sur l'argument fragile selon lequel ce groupe assure via l'enseignement sa propre reproduction indépendamment des rapports de classes. Les travaux de Pierre Bourdieu ont depuis lors contribué à démontrer combien une telle réduction du rôle de l'appareil pédagogique à une reproduction fonctionnelle et neutre des élites dirigeantes était illusoire.

Dans l'Entre-deux-guerres, Henri de Man apparaît bien plus comme un théoricien révisionniste interpellé par l'évolution petit-bourgeoise et l'appauvrissement intellectuel de la IIème Internationale que comme le défricheur crédible d'une troisième voie pour le socialisme, entre réformisme social-démocrate et bolchévisme. En effet, s'il est l'un des rares à comprendre la disparition du prolétariat militant tel que l'ont connu Marx et Engels, sa théorisation visant à faire des intellectuels le nouvel "acteur historique" des transformations sociétales est insatisfaisante et idéaliste.

En dépit de ses prises de position élitistes, le De Man de "Zur Psychologie des Sozialismus" est plus proche du jeune marxiste, encore relativement orthodoxe, qui, dans la "Neue Zeit" en 1911, critique l'économisme du P.O.B., que du "fossoyeur du marxisme" que la direction frieuse du S.P.D. croit identifier en 1928.

Notes

1. Je me réfère pour cet article à la périodisation déjà r pour mon travail de fin d'études consacré à "L'évolution intellectuelle de Henri de Man du début du siècle à la crise de années 1920" et dirigé à l'Université Libre de Bruxelles par le professeur Mario Telo. La crise de 1929 apparaît en effet comme un tournant dans les préoccupations de De Man, dans la mesure où les conséquences du Krach ébranlent sa confiance -- héritée de l'expérience américaine -- dans l'organisation capitaliste de la production et le rapprochent de la réflexion planiste.
2. L'article de Vandervelde auquel nous faisons allusion est paru en mars 1928 dans "L'Avenir Social" (pp 134 à 142) et était intitulé "Au delà du Marxisme".
3. voir à ce sujet M.JAY, L'Imagination Dialectique ; L'Ecole de Francfort, Paris, 1977
4. H. de MAN, Het Tijdvak der Demokratie, Gand, 1907
5. Au sujet de cette correspondance entretenue par De Man et la "Leipziger Volkszeitung", on lira P.DODGE, Faith and Works of Henri de Man, New Jersey, 1966.
6. H. de MAN, Après Coup, Bruxelles, 1941, p 91
7. Cet article n'a été traduit en français qu'en 1965 et édité à Bruxelles dans un livre intitulé "Le Mouvement Ouvrier en Belgique".
8. Louis de Brouckère était en fait à l'époque l'animateur principal de cette tendance marxisante du P.O.B. qui ne survécut pas à la guerre.
9. Il est malaisé d'établir avec exactitude quelle fut l'attitude de De Man devant les événements de 1913 dans la mesure où la plupart des articles des revues éditées par ce "Groupe Socialiste Révolutionnaire" ("La Lutte des Classes" en Wallonie et "Volharding" en Flandres) restaient anonymes. De Man ne semble toutefois pas s'être désolidarisé de la ligne politique définie par De Brouckère.
10. Le Jeune De Man partageait dans les premières années du siècle les préoccupations antimilitaristes de Liebknecht et fréquenta ce dernier en Allemagne.
11. D.GEARY, Karl Kautsky, Manchester, 1987, p 30
12. dont "The Remaking of a Mind", "Der Kampf um die Arbeitsfreude" et "La Joie au Travail" sont les jalons.
13. H. de MAN, Au delà du marxisme, Paris, 1929, p 185
14. id, p 192
15. id, p 197
16. De Man ne considère pas pour autant que "l'intérêt acquisitif" ne joue aucun rôle dans le comportement social des intellectuels mais, selon lui, dans la mesure où cet intérêt est déjà largement satisfait par les rémunérations attachées aux fonctions de direction, c'est le mobile de service qui constitue le mobile de travail déterminant.
17. H. de MAN, Au delà du Marxisme, op cit, p 102

18. lire à ce sujet le "Compte rendu sténographique de la Semaine Syndicale de Morlanwelz" (4-10 septembre 1921), Bruxelles 1921
19. Dans la conception gramscienne, "chaque groupe social... crée en même temps que lui, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine politique et social", in Gramsci, Gramsci dans le Texte, Paris, 1975, p 597

Christophe Sente, **L'évolution intellectuelle de Henri de Man du début du siècle à la crise des années 1920**. Université Libre de Bruxelles, mémoire de fin d'études, année académique 1989-1990, 174 p.

L'auteur a résumé son mémoire dans deux articles publiés l'un en juin 1991 par la revue "Socialisme" de l'Institut Emile Vandervelde, l'autre dans le présent Bulletin, ce qui me dispense d'en présenter le contenu. Son principal intérêt est de porter sur la période la moins connue de l'œuvre d'Henri de Man, celle qui va de son adhésion au mouvement socialiste en 1902 à sa publication, un quart de siècle plus tard, d'*Au-delà du marxisme*, c'est-à-dire sur les années de formation et de maturation -- années importantes s'il en est, mais que nombre d'auteurs négligent, moins par manque de documentation que parce qu'elles sont censées représenter une phase de conformité à l'orthodoxie et donc de moindre originalité, ce que l'A. contribue à corriger.

Au surplus, il a eu la bonne idée de ne pas rapporter à tout prix l'évolution de la pensée à quelque rupture ou accident personnel et évite ainsi le piège de l'"apostériorisme" où tant de ses devanciers, même plus expérimentés, sont tombés. Tout au plus nous prévient-il qu'il a dû "dépersonnaliser l'approche d'une oeuvre de manière à éviter que la charge émotive qui y est encore attachée ne fasse obstacle à son étude". Diable! Est-ce une simple clause de style ou risque-t-on toujours le cabanon en étudiant De Man sans précaution?

L'A. a circonscrit ses ambitions à la nature de son travail, qui n'est ni une thèse de doctorat ni un ouvrage pour le grand public. Il met sobrement en évidence l'évolution qui conduit De Man de son adhésion juvénile au marxisme orthodoxe, qualifié -- un peu schématiquement -- de kautskysme, à sa critique du marxisme ordinaire de l'entre-deux-guerres. La continuité qui s'en dégage fait bien ressortir les constantes d'une pensée autrement plus riche que le suggère, dans sa connotation négative, l'étiquette courante de "critique du marxisme", avec la variété (beaucoup plus "latine" que "germanique") des influences socialistes, y compris l'anarchiste dont De Man garda au moins l'idée de liberté si ce n'est celle de rébellion, les dimensions culturelle, éthique et pédagogique de l'idée socialiste, avec pour corollaires l'accent mis sur l'éducation, la psychologie, la joie au travail, le rôle des intellectuels et ses élites, le sentiment national, bref tout ce qui contredit et explique en définitive l'échec de l'"économisme", sans oublier la reconnaissance capitale de l'idée démocratique. En somme, l'A. montre bien, même s'il ne le dit pas expressément, que le socialisme vu par De Man, dès avant 1914, est une exigence individuelle ou morale autant que sociétale, avant même d'être une revendication de classe, ce qui suffit à distinguer définitivement le "révisionnisme" demanien du réformisme anonyme qui a finalement laminé le mouvement.

On pourrait naturellement formuler plus d'une critique, à condition de ne pas perdre de vue la nature de l'essai, œuvre d'un apprenti politologue et non d'un historien chevronné. La forme eût cependant mérité une toilette plus attentive. A première vue -- je ne les ai pas traquées -- l'A. commet peu d'erreurs (toutefois : le "Catéchisme du soldat" n'est pas, à mon avis, de 1903, mais vraisemblablement de 1906 ou 1907 ; André Philip était protestant, non catholique). Plus fondamentalement, certaines analyses sont un peu courtes, comme celles de l'éducation et du contrôle ouvriers où l'A. laisse de côté l'aspect de la capacité, essentiel dans l'articulation de la pensée (notamment parce qu'il explique le refus de la spontanéité révolutionnaire ou l'élitisme qui n'est pas pour De Man, comme le remarque l'A., un "socialisme d'intellectuels") et qui illustre la filiation justement observée entre Saint-Simon ou Proudhon et De Man ("C'est la capacité qui compte, le pouvoir n'est qu'un corollaire").

De même, lorsqu'il constate que De Man n'a pas réussi à "dépasser" le marxisme, à lui "substituer un nouveau système théorique cohérent qui puisse servir de doctrine au mouvement socialiste", l'A. aurait pu se demander quelle a été l'intention de De Man et si son originalité n'a pas précisément consisté à ne pas refaire, fût-ce autrement, ce qui était en train de se défaire -- originalité que souligne a contrario l'extraordinaire foisonnement philosophique d'un "marxisme occidental" de plus en plus coupé du mouvement réel.

Mais ce sont là des suggestions plus que des objections. L'A. ne prétend pas d'épuiser son sujet. Il reste dans les nécessaires limites du genre. Peut-être reprochera-t-on -- ce n'est pas mon cas -- de privilégier une lecture au premier degré, d'être trop crédule face à ses nombreuses références. Mais c'est de bonne méthode et le résultat ne paraît pas moins intéressant du fait que l'A., suivant un précepte demanien, n'en dit pas plus qu'il ne sait.

Henri de Man (1885-1953)

Le 12 septembre 1946, Henri de Man qui s'était réfugié en Suisse était condamné par défaut pour trahison par le Conseil de guerre de Bruxelles à une peine particulièrement lourde : vingt ans de détention, ce qui entraînait une cinquantaine de déchéances et d'interdictions qui n'étaient pas loin d'équivaloir à la mort civile, abolie par l'article 13 de la Constitution. Elles avaient été introduites dans le Code Pénal (articles 123 sexies et nonnies) par un arrêté-loi du Gouvernement de Londres, on ne peut plus rétroactivement, le 2 septembre 1944, la veille de son retour à Bruxelles. C'est certainement ce qu'il a fait de moins glorieux. L'une des interdictions les plus choquantes est certainement celle de publier, puisqu'elle est une atteinte non seulement à la liberté d'expression du condamné, mais également de celle de son lecteur éventuel, auquel est refusé un droit à l'information. C'est ainsi que le 6 février 1950, Henri de Man fut à nouveau condamné (il était en exil, mais représenté par son avocat, le ministre d'Etat socialiste Eugène Soudan), par le Conseil de guerre, à deux ans de prison et à cent mille francs d'amende, peine réduite à six mois et à dix mille francs par la Cour militaire, pour avoir publié et diffusé Cavalier seul et Au delà du nationalisme. Pareille disposition de la Loi, presque incompréhensible aujourd'hui, a failli nous mettre en mauvaise position devant la Cour européenne des droits de l'homme. Heureusement que, grâce surtout au ministre de la Justice, Pierre Vermeylen, elle a été abolie dans les années 1960.

De Man fut le seul parmi les hommes politiques de quelque renom au sein des trois partis de gouvernement, et notamment parmi ceux qui avaient occupé une fonction ministérielle avant la guerre, à connaître pareille condamnation. Certes si elle avait été infligée contradictoirement, elle eût été moins rude, de cinq ans peut-être. Il n'empêche, au regard de la conscience publique et aux termes de la loi, on ne peut nier que De Man ait commis des actes de collaboration.

Or il ne s'agissait pas d'un politicien parmi d'autres, mais bien de la personnalité politique la plus brillante, la plus prestigieuse que possédât notre pays. A dire vrai, plus connu encore comme penseur et comme théoricien socialiste que comme politicien. Il avait surgi, en effet tardivement, sur la scène politique proprement belge, exactement en 1933, mais très vite il y prit une place singulière par sa force intellectuelle, par sa capacité de persuasion et par son "charisme", ce mot dont il est fait aujourd'hui un usage abusif, mais qui en l'occurrence trouve une juste application, car, là où il passait, De Man s'imposait. En plus, il était le seul homme politique belge qu'on puisse qualifier de cosmopolite, qui non seulement parlait, mais écrivait avec brio quatre langues, qui connaissait aussi bien la Belgique (au Nord comme au Sud), que l'Allemagne, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, pour y avoir vécu, étudié, travaillé, milité, écrit. Alors ne pouvait-il pas apparaître comme un homme providentiel dans un pays si tragiquement menacé et où la vie politique semblait caractérisée par le provincialisme et la mesquinerie? Il exerça effectivement une influence forte, mais dans un sens inverse de celui que normalement on eût attendu de lui. Comme en effet, cet homme qui avait tellement souligné la signification éthique du socialisme, qui s'était montré si soucieux, dans son oeuvre, de justice sociale et de paix, se trouva-t-il, à un moment décisif historiquement, prêt à composer avec une abominable tyrannie?

Etrange attitude de la part d'un homme qui, jusqu'à la fin de ses jours, jusqu'à l'accident fatal où sa voiture se trouva, en 1953, près de Morat, écrasée à un passage à niveau, s'est réclamé du socialisme et s'est présenté comme fidèle à lui-même. Né en 1885 dans une famille de bourgeoisie intellectuelle anversoise (le poète flamand Van Beers était son grand-père), il se voua dès 1902 à la cause du socialisme marxiste, presque comme par un acte de foi religieux. Il avait en effet découvert la misère des ouvriers et ne doutait pas de la mission historique dont cette classe était porteuse, de la vérité fondamentale de la vision marxiste, de la lutte des classes entre une bourgeoisie toujours plus concentrée et plus monopolistique et d'un prolétariat voué à une misère croissante s'il ne se libérait pas de ses chaînes.

Militant à Leipzig

C'est la découverte du marxisme qui mène De Man vers le pays qui possédait la classe ouvrière la plus fermement organisée et une pléiade de penseurs marxistes, oui cette Allemagne dont le parti social-démocrate occupait une place hégémonique au sein de la Deuxième Internationale, et qui lui imprimait son mode de pensée et d'action. Et en Allemagne, Leipzig était quasiment la Mecque de la social-démocratie marxiste. Précisons que le mot "social-démocratie" a connu une dérive

droitière depuis sa déconnection du marxisme, mais qu'au contraire, au début de ce siècle, il désignait les partis marxistes, y compris la fraction bolchévique du parti social-démocrate russe, qui ne s'intitulera communiste qu'en 1918. En 1905, il a la chance d'être envoyé par Le Peuple, pour rendre compte du Congrès d'Iéna, au moment où le grand débat porte sur la grève générale révolutionnaire telle qu'elle se déroule en Russie, et de là il s'installe sans ressources à Leipzig, vivant difficilement de traductions et de leçons de langues. De Man a souvent souligné son désintérêt matériel, et c'est fondamentalement vrai : il est mort pauvre. Toutefois il le lie à une austérité de vie, à des goûts quasi monacaux, et là il nous trompe quelque peu. Si en effet il avait, par foi socialiste, épousé une ouvrière gantoise -- la mère de ses deux enfants --, cette union fut des plus mal assorties, et c'est dans de tout autres milieux que De Man chercha des présences féminines, qui comptèrent, fâcheusement parfois, dans son itinéraire politique. Et lui qui parle avec dédain des mondanités et de l'influence de certains salons, il n'en dédaignait pas pour autant toujours la fréquentation.

Les premiers cinq ans passés à Leipzig sont décisifs. C'est là qu'il fait ses études universitaires auprès de professeurs illustres de l'époque, l'économiste Bücher, l'historien Lamprecht, le psychologue Wundt, qu'il passe summa cum laude son doctorat sur l'industrie textile en Flandre au moyen âge. Il y collabore comme journaliste à la Leipziger Volkszeitung où se retrouvent les noms les plus connus du socialisme marxiste : Mehring, Rosa Luxemburg, Radek, Trotsky. Il mène une vie militante : il prend part comme interprète à de nombreux congrès et rencontres socialistes et ouvriers internationaux. Depuis 1907, il est membre du Bureau de la Confédération internationale de la jeunesse socialiste, auprès de Karl Liebknecht, le marxiste radical par excellence, qui la préside.

Retour en Belgique et Guerre

En 1910, après un passage par l'Angleterre, il revient en Belgique, parce que Vandervelde l'appelle à créer une Ecole supérieure ouvrière très inspirée des institutions éducatives allemandes, et à laquelle après la guerre il réussira à donner un véritable éclat.

C'est là que la guerre le surprend, et il va déconcerter par son jusqu'au-boutisme combattant dans l'armée belge. C'était pourtant à Bruxelles qu'était installée la direction de la Deuxième Internationale dont Vandervelde était président, Camille Huysmans secrétaire général, auxquels il faut ajouter Louis de Brouckère, incarnation de la fidélité à tous les principes du socialisme. Leur internationalisme allait recevoir un rude coup, car en 1914 la Belgique fut le seul pays dont on peut dire qu'il fut envahi sans en porter la plus petite responsabilité, qu'il était accroché à une neutralité dont l'Allemagne (la Prusse à l'époque) était un des trois grands garants. Il était quasi impossible pour un socialiste belge de s'adonner à une opposition pacifiste du style Zimmerwald, de proclamer : "Prolétaires de tous pays, unissez-vous et lancez-vous dans la révolution contre le capitalisme, seul coupable de la guerre !" Mais De Man s'engage tout entier dans la guerre, et, de simple soldat, il atteint le rang de lieutenant d'artillerie. En 1923, il démissionne avec éclat de son grade de lieutenant de réserve, indigné par la politique des vainqueurs, pour se faire réintégrer dans le corps de réserve en 1936 avec le grade de commandant.

Et pourtant, il continue à se sentir lié profondément à cette Allemagne qu'il avait si ardemment combattue. Après un séjour d'étude et d'aventure aux Etats-Unis et un retour en Belgique, où il développe la Centrale d'éducation ouvrière, il s'installe en 1922 en Allemagne, envers laquelle il se sent une dette à acquitter, car il est indigné des conditions de paix qui lui sont imposées.

On peut même dire qu'il devient un patriote allemand, qu'il partage sans distanciation critique l'indignation horrifiée des Allemands bien-pensants à l'endroit du traité de Versailles. Il est certes retourné au pacifisme, mais avec, en arrière-plan, le sentiment que les responsables d'une nouvelle guerre éventuelle seraient ceux qui ont imposé le "Diktat" et non les nationalistes allemands, pour qui la paix était la poursuite de la guerre par d'autres moyens.

Le Professeur allemand

De Man obtient une chaire de psychologie sociale à la nouvelle université de Francfort, et c'est là qu'il rédige, en allemand, les livres qui vont le rendre célèbre : Au delà du marxisme, La joie dans le travail, L'idée socialiste.

Nous ne pouvons entrer dans les méandres de la pensée demanienne sur laquelle de vastes livres ont été écrits. Sa critique n'est pas neuve, car elle avait déjà été brillamment menée par Edouard Bernstein et toute l'école révisionniste : critique de tout l'aspect matérialiste, déterministe, scientiste de ce qu'était devenu le marxisme vulgaire ; il met au contraire l'accent sur l'inspiration morale et

l'aspect volontariste de la lutte pour le socialisme. Car De Man n'a jamais cessé de se proclamer socialiste. S'il critique le socialisme officiel, c'est parce qu'il y voit une discordance entre un révolutionnarisme en trompe l'oeil et une pratique devenue timidement réformiste au sein de l'ordre bourgeois. Evidemment il s'agit ici de ce qui est resté après 1918, la social-démocratie. Longtemps encore des hommes aussi placides que Vandervelde, De Brouckère, Bebel, Guesde, Kautsky s'affirmèrent marxistes, jusqu'au moment où la doctrine s'évapora, où le parti perdit sa spécificité de contre-société et de contre-idéologie. Est demeuré (mais faut-il encore parler au présent?) le seul marxisme-léninisme, lié à une image de dictature, et quelle dictature!, par un parti seul détenteur de tout pouvoir et de toute vérité, rigoureusement hiérarchisé avec un guide tout puissant à sa tête.

On se serait attendu à une critique systématique de ce fruit-là du marxisme. Or, ici nous trouvons peu d'analyse de De Man. Il a rencontré certes Lénine et Trotsky avant 1914, leur dogmatisme et leur sectarisme l'ont choqué, mais il n'en dit pas beaucoup plus. L'anti-communisme ne motive pas l'attitude équivoque qu'il adoptera à l'endroit du régime hitlérien. On peut même se demander si les mêmes raisons n'auraient pu en faire un compagnon de route de ce côté-là. En effet, De Man précise souvent que s'il se situe au-delà du marxisme, c'est pour ne pas être en deçà, pour que le socialisme prenne forme concrète, change en profondeur la société et même la vie. Il se considère certainement comme un révisionniste de gauche. Le révisionnisme de gauche, Sorel qu'on a fréquemment rapproché de De Man en est le plus brillant représentant. Mais le dépassement du marxisme consistait pour l'auteur des Réflexions sur la violence à dégager l'action ouvrière de son aspect autoritaire, bureaucratique, dans l'esprit du syndicalisme révolutionnaire, de conduire à une action spontanée et anti-étatiste.

Or tel n'est nullement l'aboutissement politique de De Man. D'abord il s'est dégagé de sa foi ouvrière. Là on ne peut que voir en lui un devancier, car qui encore aujourd'hui parle de mission historique de la classe ouvrière, ou même simplement du prolétaire, voire de l'ouvrier? Non, même dans ce qui reste l'extrême-gauche, on ne parle plus que de travailleur. Et ce que De Man a déduit de ses longues recherches, c'est quelque chose qui aujourd'hui semble presque évident, ou plutôt même qui est dépassé dans la mesure où il apparaît trop marxiste. Il s'agit de s'en prendre non à l'ensemble des propriétaires des moyens de production, mais aux vrais maîtres de l'économie, au capitalisme financier de monopole que déjà avait dénoncé Rosa Luxemburg.

Et pourtant, l'idée que la lutte doit être menée non pas par la seule classe ouvrière (qui d'ailleurs loin de s'étendre et de s'homogénéiser, s'amenuise et se diversifie), mais par l'ensemble de ceux qui travaillent et se trouvent dépendant du monopole financier, peut aboutir à des conclusions redoutables. Pour ce qui était de la vieille classe ouvrière, il était assurément absurde de lui attribuer quelque mission eschatologique. Mais enfin, elle pouvait ajouter une note nouvelle à notre civilisation, apporter de nouvelles exigences de justice, de nouvelles formes de relations humaines. Le peuple tout entier uni contre le seul grand capital financier, cela évoque trop ces grands mouvements de "libération" nationale contre le seul ennemi impérialiste. On tombe vite dans cette doctrine de la "Volksgemeinschaft", de cette grande communauté populaire intimement soudée, encadrée par un seul parti, se retrouvant dans un guide, le tout au nom de la lutte contre la ploutocratie. Je ne dis assurément pas que la "révision" de la conception traditionnelle de la lutte des classes doive avoir pareille conséquence. Mais s'il est juste de parler d'intérêts communs touchant à la grande masse, encore faut-il reconnaître qu'il subsistera d'inévitables et multiples affrontements, que la liberté c'est avant tout le pluralisme des intérêts économiques, des opinions et des organisations partisanes, que la liberté ne peut se fonder ni sur un parti unique, ni sur un chef unique, ni sur un peuple par trop un et indivisible. Mais pour comprendre tout cela, revenons à la carrière d'Henri de Man.

Il est, en Allemagne, un socialiste quelque peu marginal, mais reconnu, qui organise même des "Festspiele" (des choeurs parlés) pour le parti. Mais Hitler s'empare du pouvoir et, en un premier temps, De Man dont les livres seront brûlés sur le Römerberg, la vieille place de l'hôtel de ville de Francfort, connaît le sort des dirigeants socialistes. Il nous dit même : "C'est dans mon appartement de Francfort qu'en avril 1933 les ultimes résistants du Reichsbanner, la milice social-démocrate, venus de diverses régions d'Allemagne, se rencontrèrent pour une réunion qui fut, je crois, la dernière de cette espèce" (Cavalier seul, p. 156).

Père du Plan du travail et Ministre

On pouvait imaginer que De Man serait devenu un brillant représentant de Weimar en exil, avec le privilège du passeport belge. Or c'est une tout autre et nouvelle carrière qui commence pour lui. La crise ne cesse de gagner et de s'étendre en Belgique. Les gouvernements de Broqueville et Theunis

pratiquent une politique étroitement déflationniste (sauver le franc à tout prix!), le chômage ne cesse d'augmenter, à l'agitation sociale (grève générale en 1932)) s'ajoute la montée de mouvements à tendance fasciste, le V.N.V. en Flandre, bientôt le rexisme en Wallonie.

Emile Vandervelde, même s'il montre quelque défiance à l'endroit de l'idéologie demanienne, sent néanmoins que le parti a besoin de se donner une doctrine économique. En effet, paradoxe de la vieille social-démocratie marxiste : la doctrine lui enseigne que le capitalisme est voué à une catastrophe finale, mais dès que pareille catastrophe semble s'annoncer, le parti est désemparé, n'aspire qu'à retourner à une situation de prospérité capitaliste qui seule permet l'action réformiste pour laquelle uniquement il est intellectuellement formé. Or De Man est soucieux de fournir une véritable alternative à un capitalisme que, marxiste sur ce point, il croit effectivement historiquement condamné. Aussi Vandervelde fait-il appel à lui pour la direction d'un bureau d'études sociales, le charge de rédiger ce qui va devenir le Plan du travail.

Et le père du Plan obtient un triomphe au congrès du P.O.B. de Noël 1933, il devient le "prince" du socialisme belge. Celui-ci annonce la fin des monopoles bancaires, maîtres du crédit et des industries de base qui mettent en coupe réglée toute l'économie. Vaste programme de nationalisations en ce domaine, tout en maintenant le vaste secteur privé de paysans, d'industriels indépendants, de commerçants. Également énergique action conjoncturelle avec une politique d'argent plus abondant et de crédit à meilleur compte. Bref, un plan d'économie mixte auquel on pourrait trouver aujourd'hui un air de déjà vu, -- songeons au programme commun de la gauche française de 1971 --, voire d'archéomarxisme par l'accent très insistant mis sur la lutte contre la haute finance, contre le mur d'argent. Pourtant à l'époque, ce programme prend un air de nouveauté, permet de sortir du désarroi, séduit la très grande masse des militants et notamment un jeune "gauchiste", Paul-Henri Spaak. Enfin le Parti a un programme concret à opposer à celui du "gouvernement des banquiers". Et De Man veut non seulement planifier l'économie, mais une vaste campagne de propagande. Il dirige un comité national d'action qui d'abord doit former des propagandistes, et cela à tous les niveaux, lancer une propagande de masse, former un front dépassant les limites du parti et qui pousserait à sa réalisation.

"Le Plan, tout le Plan, rien que le Plan!", tel avait été le slogan électoral. Telle ne sera toutefois pas l'action réelle que mènera De Man. Peut-être n'avait-il pas le choix. L'échec du gouvernement Theunis est patent, le monde financier est divisé : sauver le franc ou se résoudre à la dévaluation. Un homme nouveau, le vice-gouverneur de la Banque nationale, entre en lice et semble prêt à faire un sort aux idées demanienne. Van Zeeland constitue, en mars 1935, un gouvernement tripartite dont De Man est certainement la vedette. Il est chargé des travaux publics et insiste-t-il surtout, de la résorption du chômage. Il sera, souligne-t-il, un ministre en bras de chemise et non en habit. Et effectivement, le gouvernement Van Zeeland marque une certaine inflexion économique et sociale. Dévaluation d'abord de 28 %, assez bien gérée : politique de grands travaux, congés payés (huit jours! -- après une dure grève!), contrôle des banques par l'instauration de la commission bancaire.

Tout cela reste cependant fort éloigné du plan pour lequel on avait tant mobilisé l'opinion. Et comment attendre plus d'un premier ministre qui malgré tout représentait le monde financier et dont le désintéressement matériel n'était pas la vertu majeure? Les élections de mai 1936 constituent une débâcle pour les trois partis traditionnels, un énorme succès pour les rexistes, une forte avance du V.N.V. et des communistes. Toutefois, les socialistes perdent moins que les autres, surtout que les catholiques qui sont fortement réduits par la poussée rexiste, et le P.O.B., malgré son recul, devient le parti le plus nombreux ; De Man devient ministre de finances et vice-premier ministre. Dans le gouvernement Van Zeeland d'abord, jusqu'au moment où le premier ministre est contraint de démissionner à la suite d'une violente campagne rexiste autour d'un scandale mineur et ancien (une cagnotte que s'étaient constituée les dirigeants de la Banque nationale), et puis dans le gouvernement du libéral Paul Emile Janson. C'est évidemment un poste stratégique où il croit pouvoir mener la lutte contre son ennemie de toujours, la haute finance.

Démocratie autoritaire, socialisme national

Mais le voilà (en février 1938) gravement intoxiqué par un plat de moules, condamné pendant trois mois à l'inaction totale et il passe la main. Son successeur semble peu soucieux de poursuivre son combat, et, lorsque De Man se remet, il éprouve un violent ressentiment, à l'impression que lui et ses idées sont lâchés de tous. Cela ne l'empêche pas de succéder, non sans opposition, en mai 1939, à Vandervelde à la présidence du P.O.B. Pourtant, les traits autoritaires, les concessions à ce qu'a de plus contestable l'esprit du temps se font de plus en plus nets. Il parle constamment, et

Spaak lui emboîte le pas, de pouvoir fort, de démocratie autoritaire, de renforcement de l'exécutif avec "gestion basée sur la délégation du pouvoir par l'exécutif et la représentation des intérêts corporatifs". Lui qui a été tellement lié à l'activité de l'Internationale socialiste, qui est fondamentalement cosmopolite par sa vie et sa formation culturelle si diversifiée, voilà qu'il dénonce cette même Internationale socialiste dont De Brouckère est président, le rôle qu'y tiennent les émigrés allemands, italiens, russes menchéviks et même, rappelle-t-il comme une farce, géorgiens. Il précise le caractère national qu'il faut donner au Plan du travail. Oui, dit-il, il faut faire du socialisme national. Il connaît trop l'allemand, le néerlandais et l'anglais pour ne pas savoir que dans toutes ces langues cela ne peut se traduire que par national-socialisme, et qu'en français même national-socialisme est un germanisme, la traduction proprement française ne pourrait être que socialisme national...

Alors quoi, lui qui avait dû quitter l'Allemagne à l'avènement du nazisme, est-il en train d'évoluer positivement à son endroit? Il faut malheureusement répondre affirmativement. On a souvent dit que tant et tant d'indulgences à l'endroit d'Hitler étaient dues à l'ignorance de la vraie nature du régime. Dans le cas de celui qu'on présentait parfois comme "Herr Professor Dr" De Man, c'est l'inverse qui a joué. C'est parce qu'il connaissait l'Allemagne... d'une certaine façon, par rapport à ce qui l'intéressait, ce qu'il aurait voulu reprendre, disait-il, pour que le P.O.B. ne connaisse pas le sort de la social-démocratie allemande. Les sympathies dont le régime hitlérien étaient l'objet provenaient généralement de la droite, autour du thème de l'anticommunisme : plutôt Berlin que Moscou... ou même que Léon Blum, que tous les fronts populaires! Or ce thème-là n'intervient pas chez De Man, on pourrait même lui reprocher de s'être si peu intéressé aux abominations qui s'accomplissaient en Union soviétique, et ce véritable drame pour nombre de démocrates, à une époque où malgré tout l'Allemagne hitlérienne constituait un danger majeur, ce qui obligeait à accepter la main soudain tendue par Moscou et le Komintern. Non, De Man se veut un homme de gauche, attaché à transformer la société vers plus de justice, et il apparaît clairement qu'il trouve des aspects positifs dans l'expérience nazie. Là effectivement le régime se base sur la masse des petites gens, de tous ceux qui ont eu à souffrir de la crise, y compris, quoi qu'on en ait dit à l'époque, sur la classe ouvrière. Car même si celle-ci est restée, par routine, fidèle à ses organisations politiques et sociales tant qu'elles existaient, elle leur a trouvé un substitut valable dans les organisations nazies.

Qu'un peuple dont De Man se sentait plus que proche ait pu connaître de si abominables égarements, se soit fait l'instrument d'une politique aussi monstrueusement folle ne cessera de faire problème aux historiens plus que tout allemands. C'est que l'action hitlérienne présentait un double aspect : l'ésotérique et l'exotérique. L'ésotérique est bien connu dans son abominable monstruosité : c'est le racisme et le darwinisme social dans sa forme la plus grossièrement élémentaire, c'est la conquête à l'Est d'un espace vital sans limites, par une guerre zoologique, de franche extermination, c'est plus que tout, l'extermination radicale des Juifs. Mais lorsqu'on suit Hitler dans son ascension et même dans ses grands discours pour les masses et non pour les initiés, ces thèmes se manifestent peu ; c'est au contraire celui de la "Volksgemeinschaft" qui domine. Dénonciation du "système" -- un peuple divisé contre lui-même par les intérêts partisans --, appel à la grande réconciliation entre Allemands, remis tous au travail pour que le pays tout entier retrouve bien-être, sorte de l'humiliation, retrouve sa dignité et sa force, bien sûr au service de la paix, car personne plus qu'Hitler ne parle, en 1938, de paix! Ce dernier mot est le plus absolu et le plus sacrilège des mensonges : Hitler, d'entrée de jeu, n'aspire qu'à la guerre, mais pour le reste, tout n'est pas mensonge. C'est un fait que le chômage se résorbe, que le "Front allemand du travail" (D.A.F.) et la "Force par la joie" (K.d.F.) apportent aux ouvriers ce qu'ils attendaient de leurs organisations syndicales et culturelles (et l'idée de la joie au travail est un souci majeur de De Man). Il y a des possibilités de formation professionnelle et de promotion dans l'entreprise plus grandes que dans le passé, des congés payés, des loisirs organisés. Bref le nazisme est vécu comme une promotion de la condition des grandes masses qui trouvent joie et fierté de se dire allemandes. On peut même dire que certains des aspects que nous présentons, de manière totalement mensongère, la propagande communiste, trouvent quelque réalité dans l'Allemagne hitlérienne : une certaine joie de vivre retrouvée, du travail et une cause que tous les Allemands sont appelés à servir. Mais, objectera-t-on, que vient faire dans tout cela la dénonciation constante, chez De Man, du pouvoir financier et du grand capitalisme? C'est la point où le nazisme s'est trouvé divisé et la Nuit des longs couteaux (30 juin 1934) a marqué la liquidation, parmi d'autres, de la gauche nazie, de ceux

qui voulaient poursuivre jusqu'au bout la lutte contre la ploutocratie. Mais c'est justement là que De Man s'essayera à faire mieux, en vain, faut-il le dire!

Il s'est lié d'une amitié profonde avec la reine Elisabeth à laquelle le relie une réelle affinité due au goût artistique et au non-conformisme de celle-ci. Son fils Léopold n'a pas exactement ces qualités, car il n'a ni culture artistique ou littéraire ni audace de pensée, mais il croit à sa mission, à une époque où l'esprit du temps porte à la recherche d'un pouvoir fort, stable, représentatif des intérêts permanents du pays, par-dessus les querelles partisanes. De Man a tout pour le séduire et au moins quatre ans durant exerce une influence majeure sur lui, quoiqu'il n'appartienne pas à l'entourage officiel, aux idées souvent étroitement conservatrices, et pour lequel il éprouve du dédain. Et c'est cette influence qui jouera dans la dernière phase de la carrière politique de De Man et qu'on peut dire franchement fâcheuse. Le 13 octobre 1936, la Belgique qui semblait d'abord avoir misé sur la protection française (accord militaire franco-belge), puis, à partir du traité de Locarno de 1925, sur la sécurité collective que semblaient s'assurer mutuellement l'Allemagne et ses vainqueurs occidentaux, revient à une politique de neutralité affublée du nom de politique d'indépendance "exclusivement et intégralement belge".

Politique qui n'a rien d'original, car tous les pays la pratiquent. Personne ne veut d'une nouvelle guerre et la diplomatie allemande officielle, et plus encore parallèle, c'est-à-dire plus proprement nazie s'entend à exploiter, avec une habileté satanique, cette disposition d'esprit. Elle est très généralement répandue, même dans les milieux sincèrement démocrates, même chez ceux qui font profession d'anti-fascisme. L'anti-fascisme (réaction nécessaire, mais trop dominée ou récupérée par les communistes) est entièrement focalisé sur la guerre civile d'Espagne. Là des dizaines de milliers de jeunes s'engagent dans les brigades internationales. "Des avions, des canons pour l'Espagne", tel est le grand slogan, or vis-à-vis de l'Allemagne hitlérienne, le seul mot d'ordre c'est : "Paix, Pain, Liberté", même après la remilitarisation de la rive gauche du Rhin. C'est que, même aux yeux de ces opposants au régime nazi, celui-ci a pour lui une légitimité. Il est venu légalement au pouvoir, il a le soutien d'immenses masses populaires, y compris ouvrières, et même, parmi les Allemands, en dehors du Reich de 1933, comme le démontrent le plébiscite de la Sarre, le 13 janvier 1935, ou la jubilation délirante par laquelle Hitler sera accueilli à Vienne -- Vienne la rouge ! --, en mars 1938. Nul ne pouvait sérieusement croire qu'il y avait moyen de faire la paix par un renversement d'Hitler. Alors les pacifistes sincères et même de tendance gauchiste, trotskysante ou anarchisante, en venaient à la souhaiter avec lui, devenaient donc eux aussi des "appeasers". D'ailleurs la vraie nature du nazisme était généralement ignorée, on y voyait au pire une résurgence du vieux militarisme prussien réactionnaire, que l'on se représentait selon les catégories de 1914. Pour une très grande masse, et de toutes couleurs politiques, tout plutôt que de revoir les causes qu'on croyait les mêmes produire les mêmes effets!

Aujoutons que, pour De Man, intervenait un élément culpabilisant : le traité de Versailles. Sujet en soi. L'historiographie allemande est heureusement revenue sur l'horreur furieuse avec laquelle elle avait accueilli un "Diktat" présenté comme la forme la plus épouvantable d'humiliation et d'asservissement que jamais un Etat eût pu subir dans son histoire. Ses défauts tenaient moins aux quelques amputations territoriales, à de réparations très vite limitées et étalées dans le temps, à des restrictions militaires ou à la perte, jugée combien heureuse aujourd'hui, de coûteuses colonies, mais à une certaine arrogance des vainqueurs, et plus que tout de la France, qui tenait à lui donner l'allure d'un traité de vainqueurs à vaincus, et non d'un traité de réconciliation. Que cette morgue française ait été irritante, qu'elle puisse expliquer non seulement le "Los van Frankrijk" des Flamands, mais même une affirmation d'indépendance de notre diplomatie, c'est certain. Et pourtant, même en 1919, il n'y avait rien qui, quoi qu'on en ait dit, eût pu justifier une nouvelle guerre, a fortiori en 1939, quand l'Allemagne s'est acquis une position hégémonique à laquelle le monde entier se résigne. Néanmoins De Man parle fréquemment, sans autre précision, de l'humiliation et de l'esclavage imposés à l'Allemagne, et il n'est pas loin de croire que celle-ci poursuit une cause juste en secouant le joug auquel elle aurait été soumise.

Neutralité et diplomatie personnelle

Il est peu de dire que De Man approuve un retour à la neutralité qui fait pratiquement l'unanimité, même si c'est avec crainte et réserve chez certains. Il est un ultra-neutraliste, c'est-à-dire qu'il ne peut tolérer quelque préférence pour l'un ou l'autre des pays appelés à s'affronter. Il est peu de dire qu'il approuve Munich, il est un hyper-munichois, c'est-à-dire qu'à ses yeux il faut poursuivre l'esprit de Munich, fonder enfin la paix sur la liquidation totale de ce qui pouvait rester de

Versailles du côté de la Pologne, sur une redistribution de la mainmise sur les matières premières, et même par une restitution des anciennes colonies. Il ne se doute même pas qu'Hitler n'est pas intéressé aux colonies d'outre-mer et que son seul espace vital, c'est dans l'expansion sans limites et la plus féroce colonisation vers l'Est qu'il l'envisage.

Aussi est-ce dans une diplomatie personnelle que De Man se lance, entre janvier et mars 1939, avec le soutien du Roi et aussi, mais sans engagement trop poussé, avec celui de Spaak. Il veut susciter un appel solennel des souverains régnant en Belgique, aux Pays-Bas, au Danemark, en Suède et en Norvège, pour que les quatre de Munich se réunissent en une conférence qui accomplirait le "next step", règlerait, une fois pour toutes, les problèmes pendus. L'idée ne pouvait qu'être accueillie favorablement dans les petits pays, encore que tous ne semblent pas convaincus de ses chances de succès. Excellent accueil à Paris où Jules Romains s'est entremis, car Daladier et plus encore Georges Bonnet n'ont qu'une pensée : comment échapper à l'orage qui s'annonce? Accueil plus mitigé à Londres où Chamberlain redoute les affres d'une nouvelle conférence de Godesberg ou de Munich. A Rome, il est reçu par le vice-ministre Sebastianini qui expose surtout les griefs de l'Italie à l'endroit de la France (Tunisie, Djibouti, utilisation de la Corse comme base d'aviation) et auxquels il doit être donné suite avant toute conférence. A Berlin, il ne parvient à rencontrer qu'Otto Abetz, qui finalement lui écrit : "Toutes les négociations éventuelles entre les diverses puissances ne peuvent actuellement se faire que par la voie directe". Autrement dit : cessez de vous mêler de notre politique étrangère!

Pareille initiative aurait valu sans doute en 1914 le prix Nobel de la paix à De Man, en 1939 elle en faisait au mieux un Don Quichotte, et pourtant il n'en prit pas la triste figure! Il se voue à la paix au moment où ce beau mot sonne affreusement faux, est instrumentalisé par le plus furieux des bellicismes de tous les temps.

Or la guerre éclate. Qu'au moins la paix soit sauvée en Belgique, qu'y soit rejeté tout "bellicisme" même moral, toute expression d'une préférence pour les puissances occidentales! Que la cause des alliés ait pu prêter à la critique, c'est certain. Ils étaient entrés en guerre pour défendre la Pologne, un pays qui avait une mauvaise réputation pour son régime intérieur et sa propre agressivité, notamment dans sa solidarité avec l'Allemagne, lors du dépeçage de la Tchécoslovaquie. La France depuis l'avènement du gouvernement Daladier, avait résolument tourné le dos à l'esprit du front populaire, prenait un tour autoritaire et qui d'ailleurs, par plus d'un côté, annonçait Vichy. Ni la politique encore récente d'"appeasement" ni la minceur de ses forces de terre ne rendaient très crédibles le soutien de l'Angleterre. Et puis, ce qui brouillait tout, c'était le pacte germano-soviétique : celui-ci avait à ce point déboussolé les esprits que finalement c'est l'Union soviétique et la "cinquième colonne" communiste qui apparaissaient comme les ennemis principaux et faisaient oublier, à Paris surtout, que c'était quand même avec l'Allemagne qu'on était en guerre. Et l'agression de l'Armée rouge contre la Finlande allait singulièrement renforcer cet état d'esprit. Il n'empêche, le seul coupable de la guerre, la plus monstrueuse, la plus exterminatrice de toutes les guerres (on pouvait dès le début le voir en Pologne), c'était Hitler, et c'est lui seul qui représentait, pour la Belgique comme pour le monde, le plus effroyable des dangers. Voilà ce que le nouveau président de ce grand Parti ouvrier belge aurait dû dire, or, jusqu'au 10 mai 1940, il s'employa à dire le contraire : il n'y a pas à choisir entre les voisins affrontés, le seul mal c'est la guerre! Pourtant, nouvelle incohérence, si vraiment la guerre était le mal absolu, pourquoi estimer que la Belgique avait l'obligation -- la seule -- de défendre sa propre indépendance? Il eût été plus logique de préconiser la neutralité non armée, à l'instar de ce que sera en fait la politique du Danemark.

Toujours est-il qu'il entre, en septembre 1939, dans le gouvernement Pierlot, qu'il n'y reste que trois mois, mais il conserve en charge "Le Loisir du soldat" (Oeuvre Reine Elisabeth). Et il va de cantonnement en cantonnement, en uniforme de commandant et parfois accompagné de la reine Elisabeth. Ce grand intellectuel, se faisant comique troupier..., non, il n'y va pas de cela! L'armée était démoralisée par l'ennui, par les médiocres conditions de vie des soldats mobilisés. De Man, soucieux du sort des humbles, voyait bien cela. Il constatait aussi la faiblesse de nos conceptions stratégiques. Il fit des suggestions qui paraissent sages sur le renforcement du dispositif en profondeur et sur la formation des hommes, mais sans effet, car, en matière militaire, l'homme devenu tout puissant était le conseiller du roi, le général Van Overstraeten. Mais ce patriotisme limité à la Belgique est une pure dérision, car il n'y avait aucun sens à dire : nous ne laisserons pas envahir notre territoire sans combattre, mais nous conserverons les mains tout à fait libres vis-à-vis d'envahisseurs éventuels. Or il est clair que la Belgique ne pouvait se protéger par ses forces propres ni espérer que son territoire ne fut pas envahi. Et effectivement, la Belgique est envahie le

10 mai et le roi capitule, le roi dont on sait qu'il commande effectivement l'armée, ce qui est contraire à l'esprit de la Constitution, mais conforme à la tradition créée par la première guerre mondiale.

La capitulation militaire était inévitable, personne aujourd'hui ne le conteste. Ce qui a été au contraire l'objet de la controverse la plus grave qu'aït connue notre pays, c'est le refus du roi de suivre ses ministres en exil. Rester prisonnier au milieu de ses soldats, -- c'est-à-dire que pour le roi, la Belgique n'était plus dans le coup. C'est en ces jours que De Man croit son heure venue et qu'il commet tous les faux pas qui le forceront à l'exil et le feront si lourdement condamner. Oui, il sera, au moins un an durant, "collaborateur". Collaboration, apaisement, -- sont-ce là des concepts pervers? En soi non! Il est normal de vouloir apaiser son ancien ennemi en cessant de lui faire sentir son statut de vaincu. Il n'y a rien non plus de scandaleux à reconnaître sa défaite, à chercher la réconciliation avec son vainqueur, à vouloir même reprendre à son compte certains des principes dont celui-ci se réclame. Qu'ont fait d'autre les Allemands ou les Japonais après cette guerre? Et ils ne s'en sont pas mal sortis. En revanche, nulle collaboration n'était moralement possible avec le nazisme, même si on le croyait victorieux.

Or De Man croit que la victoire d'Hitler est chose acquise et son vieux hégélo-marxisme reprend là : "Weltgeschichte ist Weltgericht" (L'histoire du Monde est le tribunal du Monde). Il s'était mis à exécrer le régime parlementaire qu'il tenait pour incompatible avec le socialisme dont il rêvait. Il le voyait lamentablement effondré ; maintenant sur ses ruines, pourrait être édifiée une Belgique nouvelle. Et en effet, au mois de mai, De Man est, nous dit Stengers, auprès de Léopold III, "au point de vue politique, l'homme clé : il est devenu à la fois son principal conseiller et son premier ministre in petto." Aucune des décisions du roi n'est prise sans la présence de De Man. Il souhaite la révocation du gouvernement et la nomination d'un nouveau, dont il deviendrait le personnage clé et pour lequel le roi le charge de rédiger un programme. Mais ce projet de gouvernement sous occupation allemande échoue. Le roi a des scrupules juridiques qui semblent étrangers à son conseiller principal de l'heure. S'il a une conception extensive de ses attributions constitutionnelles, il a toujours hésité à faire un pas au delà. Des juristes, Hayoit de Ternicourt surtout, l'ont convaincu qu'il ne peut nommer de nouveaux ministres sans contre-seing d'un ministre en fonction. Et puis le roi peut-il, tout en se disant prisonnier de guerre, commettre un acte politique d'une telle gravité? Enfin l'occupant allemand ne tient nullement à l'instauration d'un pouvoir proprement politique en Belgique. Ses intentions vis-à-vis du pays ne sont pas encore clairement tracées, mais elles ne vont certainement pas dans le sens d'une Belgique unitaire et indépendante, même ralliée à l'Ordre nouveau.

Un manifeste et une tentative d'action syndicale

Les ambitions proprement politiques de De Man, sa volonté de restructurer un Etat, resté belge et unitaire, tourne finalement en eau de boudin. C'est sur l'action sociale qu'il se rabat. Son acte le plus spectaculaire et qui sera le plus retenu contre lui, c'est le fameux manifeste du 28 juin 1940 par lequel il dissout le parti dont il est président.

"Le rôle d'un chef n'est pas de suivre ses troupes mais bien de les précéder en leur montrant le chemin (...). Restez fidèles aux intérêts qui vous ont été confiés; veillez au bien-être de vos membres, au fonctionnement de vos œuvres, à l'exécution de vos mandats administratifs (...). Mais ne croyez pas qu'il faille résister à l'occupant ; acceptez le fait de sa victoire et essayez plutôt d'en tirer les leçons pour en faire le point de départ d'un nouveau progrès social. La guerre a amené la débâcle du régime parlementaire et de la ploutocratie capitaliste dans les soi-disant démocraties. Pour les classes laborieuses et pour le socialisme, cet effondrement d'un monde décrépit, loin d'être un désastre, est une délivrance (...). La justice sociale n'a pas pu sortir d'un régime se disant démocratique, mais où, en réalité régnait les puissances d'argent et les politiciens professionnels, régime devenu de plus en plus incapable de toute initiative hardie, de toute réforme sérieuse. Elle pourra sortir d'un régime où l'autorité de l'Etat est assez forte pour saper les priviléges des classes possédantes et remplacer le chômage par l'obligation pour tous de travailler.

"Pendant des années, le bourrage de crâne des bellicistes vous a caché que ce régime, malgré tout ce qu'il représente d'étranger à notre mentalité, avait réduit les différences de classes beaucoup plus efficacement que les prétendues démocraties, où le capital continuait à faire la loi." Voici venir une époque "où une élite, préférant la vie dangereuse et rapide à la vie facile et lente, et cherchant la responsabilité au lieu de la fuir, bâtit un monde nouveau. Dans

ce monde, l'esprit de communauté prévaudra sur l'égoïsme de classe, et le travail sera la seule source de dignité et du pouvoir. L'ordre socialiste s'y réalisera, non point comme la chose d'une classe ou d'un parti, mais bien comme le bien de tous, sous le signe d'une solidarité nationale qui sera bientôt continentale sinon mondiale. Continuez donc l'activité économique de nos œuvres, mais considérez le rôle politique du Parti Ouvrier Belge comme terminé (...). Préparez-vous à entrer dans les cadres d'un mouvement de résurrection nationale, qui englobera toutes les forces vives de la nation, de sa jeunesse, de ses anciens combattants, dans un parti unique, celui du peuple belge, uni par sa fidélité à son Roi et par sa volonté de réaliser la Souveraineté du travail."

Ce manifeste indigna tous les socialistes restés attachés à la conception parlementaire et pluraliste de l'Etat. Mais il suscita un nombre significatif d'approbations, même parmi ceux qui par la suite marqueront leurs distances, entreront même dans la Résistance. Inutile de nous étendre sur toutes les tentations et les intrigues que suscita l'idée du mouvement de "résurrection nationale" et celle du "parti unique du peuple belge". Cette idée se heurtait à une difficulté majeure : l'administration militaire allemande misait clairement sur le V.N.V. en Flandre et, avec plus de réticence, sur Rex en Wallonie. Et encore s'agissait-il de l'administration militaire, car la S.S., dont l'emprise ne cessait de grandir, avait des plans plus nettement annexionnistes, en misant sur De Vlag ("Duitsch-Vlaamsche Arbeidsgemeenschap" - Communauté de travail germano-flamande) et son chef Jef Van de Wiele et sur Degrelle qui allait se sentir l'âme germanique.

Si De Man a pris sur lui de dissoudre Le P.O.B. en tant que parti politique, il veut préserver ses organisations économiques et sociales : "Restez fidèles aux intérêts qui vous ont été confiés, veillez au bien-être de vos membres, au fonctionnement de vos œuvres, à l'exécution de vos mandats administratifs". Et c'est de ce côté-là qu'il aura au début quelques succès apparents. Les réalisations sociales du Troisième Reich, la place qui est faite au travail font illusions sur pas mal de syndicalistes qui, sans vraiment adhérer à tout ce qu'on désigne comme Ordre nouveau, croient quand même qu'il y a une place pour l'action syndicale. Et De Man parvient à constituer, en novembre, après de nombreux débats et entretiens avec divers responsables syndicaux, l'U.T.M.I. (Union des Travailleurs Manuels et Intellectuels). Celle-ci fut acceptée par l'autorité allemande, un plan fut même présenté par le représentant du D.A.F. (le Front allemand du travail), à Bruxelles, le Dr. Voss lui conférait le monopole d'une activité syndicale, très strictement circonscrite. Nous sommes vraiment fort loin des perspectives socialistes dont continuait à rêver De Man. Celui-ci fait au moins de son mieux pour que Hitler libère les prisonniers de guerre wallons. En vain!

Echec, retraite, exil

L'U.T.M.I. a son journal, Le Travail, où De Man défend les revendications salariales et parfois laisse percer ses déceptions. C'est là que l'administration allemande, si elle ne veut pas faire mine d'ignorer totalement toute revendication salariale, ne songe nullement, pas plus qu'en Allemagne même, à mettre en question un pouvoir patronal si précieux à son effort de guerre et dont l'absence du pouvoir politique a plutôt renforcé l'autorité. Ensuite, elle n'admet pas l'existence d'une organisation véritablement syndicale, indépendante du pouvoir politique, c'est-à-dire qui ne serve pas la cause du grand Reich. Enfin, elle ne veut d'aucune organisation à caractère unitaire belgicisme et elle s'emploie à remplacer à la direction de l'U.T.M.I. un homme au passé syndicale, Victor Grauls, par un ancien socialiste devenu un ultra du V.N.V., Edgar Delvo. En fait, l'U.T.M.I. perdra le peu d'influence qu'elle avait à ses débuts, et même tout sens lorsque commenceront les déportations pour le travail. De Man est conscient de son échec que d'ailleurs l'administration militaire allemande lui fait clairement sentir. De plus, il est devenu gênant pour Léopold III. Il se retire, fin 1941, en Haute-Savoie où il rédige les Cahiers de ma montagne et s'attaque à l'étude de la vie du banquier de Charles VI, Jacques Coeur. De là, à la libération, il passe en Suisse où il connaît un nouveau bonheur conjugal.

Son œuvre n'est pas achevée, il publie trois livres importants : Cavalier seul, "quarante années de socialisme européen", précise-t-il ; Au delà du nationalisme ; et en allemand, Vermassung und Kulturverfall : Eine Diagnose unserer Zeit. Rien de ce qu'il écrit n'est médiocre. Tout mérite lecture, certaines réflexions touchent juste, tout spécialement les analyses qu'il donne des mouvements sociaux, et notamment les rapprochements entre phénomènes d'extrême-gauche et d'extrême-droite. Et pourtant, ces derniers écrits déçoivent sur un point fondamental. Il ne prend pas de distance critique vis-à-vis de ses propres comportements et il reste même prisonnier de

certains diagnostics antérieurs. Ainsi, dans Au delà du nationalisme, il exprime ce qui doit être assurément la plus haute aspiration de l'humanité, -- la paix --, et pourtant il exprime des craintes qui se sont révélées totalement sans fondement : qu'on inflige un nouveau Versailles à l'Allemagne, qu'on la morcelle, qu'on l'accable de réparations, et qu'elle connaisse à nouveau des sentiments d'humiliation et d'oppression qui déboucheraient sur un nouvel esprit de revanche.

En développant ces idées qui constituent le thème majeur du livre, De Man s'est totalement trompé. Et pourtant, il a posé un problème intéressant : la comparaison des deux après-guerre en Allemagne. Pourquoi Bonn n'a-t-il pas été balayé par les terribles passions nationalistes qui s'étaient développées sous la république de Weimar, alors qu'elle a connu infiniment pis en fait de domination étrangère, d'amputation territoriale et d'humiliation? Simplement, parce que cette fois elle ne pouvait plus parler ni de "Kriegsschuldlüge" (mensonge quant à la culpabilité de la guerre) ni de "Auf dem Feld unbesiegt" (invaincu sur le champ de bataille). C'est ailleurs que l'Allemagne a placé son souci de reconstruction, non plus dans la renaissance du grand Etat national, mais d'abord dans le développement économique et social (et les idées d'espace vital et de juste partage des ressources naturelles sont apparues comme une dangereuse billevesée) et plus encore par la remise en question radicale de son passé. De la défaite de la Belgique en mai 1940, De Man attendait un renouveau pour son pays on ne peut plus à contre-temps, alors que le désastre allemand a amené un renouveau réel auquel il n'a pas cru, pour sa seconde patrie.

Mais ce qui nous déçoit le plus, ce n'est pas tant ce que De Man dit, mais ce qu'il tait. Car enfin, ce qui a le plus effroyablement caractérisé son époque, ce sont les abominations sans nombre et sans nom commises tant par Hitler que par Staline. Il avait un sens réel et sincère de la justice sociale, du sort des plus démunis, des possibilités de promotion sociale et culturelle pour les grandes masses. Il ne voyait pas qu'au centre de tout se situent les droits fondamentaux des individus. Il ne comprenait pas d'ailleurs le rôle exact que doit jouer le droit dans toute société libre. C'est pourquoi, il mérite certes d'avoir des lecteurs, mais non des disciples.

Dans cet article, Dick Pels se penche sur la question de savoir dans quelle mesure il convient d'invoquer la notion de "trahison des intellectuels" pour expliquer l'évolution de Paul de Man et celle de son oncle Henri de Man. Son analyse approfondie des points de vue adoptés par les deux dans les années trente et quarante, montre que, là où Henri de Man développait une version plutôt autoritaire et étatiste du socialisme, l'orientation de son neveu avait davantage comme objet un nationalisme culturel. Dans la littérature européenne et, plus en général, dans la culture européenne, Paul de Man découvrait en effet un contraste entre le style allemand ou "nordique", greffé sur le mythique et le vital, et le style français ou "latin", greffé sur le cérébral et le rationnel. L'approche de Paul de Man ne consistait non seulement à constater le fait de ce contraste, mais témoignait aussi d'une sympathie pour la tendance plutôt nationaliste ("völkische") de l'art allemand et flamand. La différence d'orientation entre l'oncle et le neveu explique également pourquoi le second fut beaucoup plus tenté de faire des allégations antisémites. Il n'empêche que les écrits d'Henri de Man rédigés sous l'occupation (par exemple son "Après coup") n'étaient pas non plus dépourvus d'allégations de ce genre, bien que ces dernières aient subi de subtiles modifications dans les versions ultérieures des mémoires ("Cavalier seul" et "Gegen den Strom"). C'est à ce sujet que Pels croit pouvoir constater un parallélisme entre Paul de Man et Henri de Man : les deux préconisaient, dans une mesure différente sans doute, un adieu au rationalisme, un adieu permettant, dans les conditions données des années quarante, d'ouvrir la voie à une aversion - plus qu'opportuniste - du Juif comme symbole de l'intellectuel déraciné. Pour clore son article, Pels fait appel à la notion sociologique de "réification", car et l'oncle et le neveu céderent à la tentation de présenter leurs propres idées et concepts comme des réalités quasi-objectives.

Cette contribution fait preuve une fois de plus de l'argumentation intelligente qui est propre à Pels. C'est surtout l'affinité idéologique qu'il discerne entre le fascisme et le socialisme, qui continue à captiver le lecteur. Il en va de même de son observation que le Siècle des lumières, ainsi qu'un de ses corollaires, le socialisme, comportèrent toujours les germes de la trahison totalitaire. Ne voulant pas négliger ces éléments, Pels vise à risquer la réhabilitation partielle de certains aspects du style et de l'idéologie fascistes; ce n'est que par cette méthode que l'on parviendra à découvrir les points où ceux qui étaient fascinés par ce style et par cette idéologie, ont fait fausse route. A nos yeux, il s'agit là d'un plaidoyer raisonnable, mais qui nécessite tout de même de claires conventions sur le contenu de certains concepts, par exemple sur celui du concept d'"antisémitisme". Parmi les allégations à caractère antisémite d'Henri de Man, Pels mentionne entre autres le récit de son séjour à Vienne (hiver 1907-1908), dans lequel de Man lança un appel à la reconnaissance du problème racial, ainsi qu'à celle des réactions "aryennes" inévitables partout où les caractéristiques raciales des juifs allaient de pair avec des priviléges sociaux ou avec une étroite solidarité interne. Cette mention peut faire surgir la question de savoir s'il faut qualifier d'"antisémite" le passage en question, quand on se réfère à un Karl R. Popper qui ne peut point être stigmatisé comme antisémite, mais qui, dans ses mémoires, se livra néanmoins à des propos semblables autour des juifs en Autriche. D'après Popper, l'affluence de juifs aux partis de gauche avait indéniablement provoqué leur perte : "Il faut quand-même avouer que, là où la population partageait tant de sentiments antisémitiques latents, un bon socialiste qui, par hasard, était d'origine juive, ne pouvait servir au mieux son parti qu'en essayant de n'y jouer aucun rôle. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette idée évidente ne semblait venir qu'à l'esprit de peu de gens" (K.R. POPPER. Autobiografie. Utrecht- Antwerpen, 1978, p. 131-132).

Jules GERARD-LIBOIS et José GOTOVITCH. Léopold III. De l'an 40 à l'effacement. Bruxelles, Pol-His (Politique & Histoire), 1991. 333 p.

Cette étude retrace de manière succincte et clarifiante la genèse et le cheminement de la question royale en Belgique, à partir des péripéties pénibles de l'an 40 jusqu'au dénouement tragique de l'an 50. L'ensemble est analysé sous forme de cinq parties exposant successivement les ruptures de l'an 40, les rapports ultérieurs entre le roi et le gouvernement, l'opinion publique et le roi en Belgique occupée, le non-retour du roi libéré et, finalement, la consultation populaire, le retour et l'effacement de Léopold III.

Au début des années septante, les auteurs se sont fait remarquer par leur ouvrage fameux, " L'an 40. La Belgique occupée". L'étude qu'ils viennent de présenter une vingtaine d'années après, constitue non seulement une synthèse de ce qui était déjà connu sur la question royale, mais révèle encore certains aspects n'ayant pas été mis en évidence suffisamment.

Cela s'applique entre autres à l'opiniâtreté de Léopold III quant à son maintien du trône, à l'existence, parmi les catholiques wallons, d'une tendance antiléopoldiste et surtout à la médiation entreprise, à l'apogée des tensions politiques et sociales, par la confédération des prisonniers politiques et ayants droits (CNPPA).

L'analyse de J. Gérard-Libois et de J. Gotovitch s'étendant sur l'ensemble des années 1940-1950, il est évident que le rôle d'Henri de Man n'est évoqué que sporadiquement. N'empêche qu'il est étonnant d'apprendre que, dans le Manifeste du 28 juin 1940, de Man aurait décrété la dissolution du Parti Ouvrier Belge (p. 77), tandis qu'en réalité, il n'entendait que terminer le rôle politiques et poursuivre les activités économiques.

Annemieke KLIJN. Arbeiders- of volkspartij. Een vergelijkende studie van het Belgisch en Nederlands socialisme 1933-1946.

Maastricht, Universitaire Pers Maastricht, 1990, 285p.

Cette étude comparative a principalement pour but de fournir une réponse à la question de savoir pourquoi le Parti Ouvrier Belge (P.O.B.) ne s'est pas transformé en parti populaire au même degré que le fit le Sociaal Democratische Arbeiders Partij (S.D.A.P.) néerlandais, bien qu'un de ses présidents, Henri de Man, eût jeté les bases théoriques nécessaires. L'approche chronologique d'Annemieke Klijn met en parallèle les stratégies et les tactiques des deux partis avant 1933, leurs tentatives de réorientation entre 1933 et 1940, leurs réflexions sur l'avenir du socialisme pendant la seconde guerre mondiale et leurs évolutions d'après-guerre. Dans sa conclusion, l'auteur reprend le thème initial en évoquant les différences politiques et idéologiques des deux partis. Il apparaît entre autres que le S.D.A.P. fut dominé par l'orientation marxiste beaucoup plus longtemps que ne le fut le P.O.B. L'isolement politique qui en résulta pour le S.D.A.P., fit naître le besoin d'un renouvellement profond, ainsi que le souhait de prendre des responsabilités gouvernementales. De la sorte, les idées d'Henri de Man fournirent sans conteste au S.D.A.P. une inspiration et une justification très adéquates.

L'étude de Klijn se lit facilement et fait ressortir un grand nombre de faits et de données. A nos yeux, il aurait néanmoins convenu, pour expliquer la réception différente, par le P.O.B. et le S.D.A.P., des idées d'Henri de Man, de mettre en lumière l'importance du passé de guerre de celui-ci et l'hostilité provoqué par ce passé dans les milieux socialistes belges.

En effet, si le P.O.B. préféra être rebaptisé P.S.B. (Parti Socialiste Belge) pour en finir avec son caractère strictement ouvrier et si la pratique du P.S.B. ne fut pas fondamentalement différente de celle de son pendant néerlandais, le Partij van de Arbeid, il n'osa point mettre en valeur de manière explicite l'influence non négligeable de son ancien guide.

Leverbare boeken en publikaties

(november 1991)

Besteladres

Vereniging voor de Studie van het Werk van Hendrik de Man

Jan Ockeghemstraat 16, B-2650 Edegem/Antwerpen

Tel. 03/449.03.31, bankrek. 220-0866780-24

De werken worden u toegezonden na storting van het bedrag op rekeningnr. 220-0866780-24 van de Vereniging voor de Studie van het werk van Hendrik de Man, Jan Ockeghemstraat 16, Edegem.

Hendrik de Man

Au delà du Marxisme (1974)	500
L'idée socialiste (1957)	600
Der neuuentdeckte Marx redécouvert (1980)	250
Voorbij het nationalisme (1988)	500
Massificatie en cultuurverval (1951)	775

Persoon en ideeën

1. Autobiografie
2. Psychologie van het socialisme/Opbouwend socialisme
3. De socialistische idee
4. Het planisme
5. Een halve eeuw doctrine
6. Massificatie en cultuurverval - Bibliografie

N.B. Van deze belangrijke reeks, die reeds geruime tijd uitverkocht is, heeft de Vereniging nog enkele stellen kunnen bemachtigen. Enkel leverbaar per stel 6000

Association...

Actes du Colloque International sur l'oeuvre d'Henri de Man, Genève 1973 (3 vol.) . . . 500
Bulletin

Alle nummers van het Bulletin zijn leverbaar (1/2/3 in fotokopie) aan 300 fr.
per nummer. Nummer 14 (speciaal nummer : 500 fr.)

Michel Brélaz

Henri de Man, une autre idée du socialisme (1985)	800
Léopold III et Henri de Man (1988)	700
Dossier Léopold III et autres documents sur la période de la 2e guerre mondiale (1989)	700

Peter Dodge

The faith and works of Hendrik de Man	900
A documentary study of Hendrik de Man	900

Pareto

Cahiers Pareto, tome XII, n° 31 : Sur l'oeuvre d'Henri de Man, rapports au colloque de Genève 1974 750

Hendrik de Man

MASSIFICATIE EN CULTUURVERVAL

Regelmatig leest en hoort men tegenwoordig klachten en waarschuwingen in verband met het cultuurverval in onze westerse wereld. Woorden als massificatie, commercialisering, amerikanisering, soap-cultuur, sponsoring zijn dagelijkse kost. In zoverre zelfs dat men denkt dat het een mode geworden is van de "tegenwoordige tijd".

Maar reeds veertig jaar geleden, in 1951, schreef Hendrik de Man vanuit zijn ballingschap een

indringende studie over datzelfde onderwerp. En die tekst kan nog gelezen worden alsof hij van onze dagen is.

In 1976 verscheen de eerste Nederlandse vertaling, van de hand van Walter de Brock. Dat de inhoud van dit boek nog zeer up-to-date is, blijkt nu andermaal : deze tekst dient als inleiding voor een colloquium over "Democratisering of cultuurverval" op 16 november 1991 in de Arbeidershogeschool Brussel.

Zopas verscheen dan ook, als voorbereiding op het Colloquium, een herdruk van MASSIFICATIE EN CULTUURVERVAL (gedeeltelijke herdruk van het uitverkochte werk : Hendrik de Man, Persoon en Ideeën, deel IV), 202 pp. - ingenaaid - 775 fr.

Inhoudsopgave

Onze cultuur - Cultuur in enkelvoud en meervoud - Massa en massificatie - Massaproductie en mode - Massificatie en zede - Het massabrein - Kunst en psychose - De dialectische omslag in Godsdienst en Wetenschap - Omslag in de economie - Het tijdperk van de angst - Noodlot en taak.

Michel BRELAZ

LEOPOLD III ET HENRI DE MAN

Genève - 1988 - 340 pp. - 700 BF

LE DOSSIER LEOPOLD III et autres documents sur la période de la seconde guerre mondiale

Genève - 1989 - 455 pp. - 700 BF

L'auteur propose la première histoire des relations entre Léopold III et Henri de Man, de 1936 à 1953. Son étude est fondée sur l'ensemble des archives d'Henri de Man et d'autres sources complémentaires. Sur l'arrière-plan des grandes questions politiques de l'époque -- de la politique d'indépendance à la répression de l'incivismus et à la question royale -- l'ouvrage retrace l'histoire d'une amitié entre deux "hommes de bonne volonté" mus par un idéal commun qui devrait se briser sur les écueils d'une période chagrine mais sans pitié.

Le volume documentaire (établi par Michel Bréaz) rassemble une quarantaine de textes d'Henri de Man et d'autres documents, en grande partie inédits, y compris la Note sur mes rapports avec le roi Léopold III, restée secrète jusqu'en 1988. Le lecteur a pour la première fois accès au "Dossier Léopold III" d'Henri de Man et à un ensemble de documents essentiels pour la compréhension de sa pensée et de sa politique à l'époque de la seconde guerre mondiale.

VOORBIJ HET NATIONALISME - Op weg naar een wereldregering

Bijna een halve eeuw geleden, in 1946, verscheen in Genève

AU DELÀ DU NATIONALISME.

De oorspronkelijke uitgave werd onmiddellijk na verschijnen in België verboden. Mede als gevolg daarvan werd er nooit een vertaling gebracht. In 1988 besloot de "Association" deze Nederlandstalige versie uit te geven.

De behandelde problemen zijn actueler dan ooit : nationale souvereiniteit, Europese eenmaking, taak van een wereldregering (UNO), vredesbewegingen, blokvorming,...

"Degenen die vertrouwd zijn met leven en werk van Hendrik de Man zullen niet zonder eerbied, bewondering en zelfs emotie het boek lezen dat hij al in 1946 publiceerde... Au delà du nationalisme is, voor de 'kenners', een echt 'De Man-boek' geworden." (Hendrik Brugmans)

VOORBIJ HET NATIONALISME door Hendrik de Man, (vertaling : Juliaan Capelle) werd uitgegeven door de Vereniging voor de Studie van het werk van Hendrik de Man, telt 261 bladzijden en kost 500 fr. + 30 fr. verzendingskosten.

